

## La nuit des rois

*Twelfth night : or what you will.*

Traduction © François Debary

octobre 1995

Acte I

scène 1

*une pièce dans le palais du Duc.*

*Musique.*

*Entrent le duc ORSINO, CURIO, des gentilshommes..*

### Orsino

Puisqu'il paraît que la musique est la nourriture de l'amour, continuez.  
 Donnez m'en une indigestion ; pour que mes appétits, gavés,  
 S'en écœurent , et en meurent....  
 Ce trait encore; avec cette chute mourante :  
 Ô, cela a comblé mes oreilles, comme la douce brise  
 Qui respire au dessus d'un banc de violettes ;  
 En aspirant l'odeur, puis l'expirant.  
 Assez. Ça suffit.  
 Ce n'est plus aussi doux que ce l'était tout à l'heure.  
 Ô esprit de l'amour, comme tu es vif et incertain,  
 Comme l'océan capable de tout engloutir ; les fleuves de mes désirs  
 S'engouffrent en toi et s'y anéantissent en un instant....  
 L'imagination du cœur est sans cesse changeante,  
 Aucune fantaisie ne peut l'égaliser.

### Curio

Désirez-vous chasser, monsieur ?

### Orsino

Chasser quoi, Curio ?

### Curio

Le cerf, monsieur.

### Orsino

Le cerf ? Pourquoi donc ? Alors qu'ici, on me serre ici d'une chasse bien plus noble :  
 Ô, quand mes yeux ont vu, je dis bien vu, Olivia, pour la première fois,  
 Il m'a semblé que tout le ciel était devenu clair et transparent et pur.  
 Au même instant, Curio, j'ai été transformé en cerf,  
 Je suis devenu la proie de mes désirs, chiens de meute farouches et impitoyables,  
 Qui depuis lors me poursuivent sans...*Entre Valentin* Eh bien, alors ?  
 Quelles nouvelles d'elle ?

### Valentin

Ne vous déplaît, monsieur, je n'ai pas été reçu,  
 Mais, sa servante m'a fait tenir cette réponse :  
 Ni la Terre, ni le Ciel, pendant plus de sept années  
 Ne pourront contempler librement son visage ;  
 Comme une moniale elle ira voilée,  
 Dedans sa chambre, qu'elle inondera chaque jour du flot ininterrompu  
 De ses larmes amères : tout cela pour conserver  
 Dans son triste souvenir, et dans sa plus intacte fraîcheur,  
 L'amour, de son frère, mort récemment.

### Orsino

Ô, celle dont le coeur est tissé d'une si belle étoffe  
 Pour payer si glorieusement à un frère la dette de l'amour,  
 Celle-là, comme elle saura aimer, quand la flèche d'or de Cupidon  
 Dispersera le troupeau des tristes affections qui vivent en elle ;

Quand, son foie, son cerveau, son  
cœur , les trois trônes souverains de  
Son âme parfaite, seront renversés et  
soumis à un seul et même roi.  
Allons nous étendre sur un délicieux lit  
de fleurs -  
Sous le dais des feuillages, les rêveries  
d'amour s'embellissent à leur aise.  
*ils sortent*

*Acte I*  
*scène 2*

*près du bord de mer*  
*VIOLA, un CAPITAINE, des marins*

**Viola**

Mes amis, dites-moi, comment s'appelle ce pays ?

**Le Capitaine**

C'est l'Illyrie, madame.

**Viola**

Et qu'est-ce que je vais faire en Illyrie ?  
Mon frère... Il est dans le royaume des morts.  
Mais peut-être... il ne s'est peut-être pas noyé : dites-le moi, matelots.

**Le Capitaine**

C'est une chance, madame, que vous-même, vous en soyez sortie vivante.

**Viola**

O mon pauvre frère. Mais... par chance... il est ... peut-être

**Le Capitaine**

Tout à fait possible, madame, tout à fait possible,  
Pour vous dire la vérité, après que notre embarcation se fût fracassée sur les récifs  
Alors que vous étiez en train de dériver  
Accrochée aux plats bords avec les quelques autres rescapés  
...J'ai vu votre frère  
Il gardait un sang-froid exemplaire dans le danger.  
Le courage et l'espoir lui ont donné la force, l'habileté nécessaires  
...J'ai vu votre frère s'attacher

A un très gros mât, qui tournoyait dans les vagues.

Comme cet Arion, qui chevaucha la mer, dit-on, sur le dos d'un dauphin, Je l'ai vu, madame, tutoyer les flots déchaînés

Je l'ai vu, ... aussi longtemps que mes yeux, ont pu le suivre.

**Viola**

Ces paroles valent leur pesant d'or :  
Si j'en crois mon salut et si j'en crois ton récit  
Mes espérances déploient leurs ailes  
Il se peut bien que lui aussi... Connais-tu ce pays ?

**Le Capitaine**

Ouais, madame, fort bien : j'y ai été élevé, et j'y suis né  
A moins de trois heures de marche d'ici.

**Viola**

Qui gouverne ici ?

**Le Capitaine**

Un duc, aussi noble de cœur que de naissance.

**Viola**

Comment s'appelle-t-il ?

**Le Capitaine**

Orsino

**Viola**

Orsino : j'ai entendu mon père prononcer son nom.  
C'était un célibataire à l'époque.

**Le Capitaine**

Ça l'est toujours, ou en tout cas, il y a encore peu de temps :  
Il n'y a pas un mois quand je suis parti  
Le bruit courait, tout frais tout neuf - vous savez

Comme sont les gens du peuple : ils ne causent que des gens du monde -  
Que le duc Orsino s'était mis en peine de gagner l'amour de la belle Olivia.

**Viola**

Qu'est-elle donc ?

**Le Capitaine**

Une vierge vertueuse, la fille d'un comte  
Qui est mort il y a environ un an - la laissant  
Sous la tutelle de son fils, ce frère d'Olivia,  
Qui est mort lui aussi, brutalement : et pour le cher amour duquel  
A ce qu'on raconte, elle a renoncé à la compagnie  
Et même à la vue, des hommes.

**Viola**

Ah, je rentrerais bien au service de cette dame,  
Je resterais auprès d'elle sans rien dire à personne ni d'où je viens, ni qui je suis  
En attendant que j'ai amélioré ma situation et que je puisse révéler mon nom et ma naissance .

**Le Capitaine**

Ce serait fort difficile,  
Parce qu'elle n'accède à aucune requête,  
Non, encore moins celles qui viennent du duc.

**Viola**

Je te vois loyal et franc, capitaine,  
Et bien que souvent, la Nature, orne les édifices du vice  
D'une façade vertueuse, mon inclination me porte à croire  
Que ton esprit est en accord parfait  
Avec ton allure généreuse et droite.

Je t'en prie, et je te promets que je te récompenserai généreusement,  
Ne dis rien de ce que tu sais de moi, et aide-moi

A me métamorphoser : je veux prendre un aspect qui soit,  
Je l'espère, plus conforme à servir mes projets. J'entrerai au service du duc,  
Tu me présenteras à lui comme eunuque,  
Et ce ne sera pas mentir entièrement : car je sais chanter,  
Et tenir des airs de musique de façon si convenable,  
Que cela m'accréditera pour ce genre de service.  
Pour les hasards qui s'ensuivront et ce que j'en ferai,  
Que ton silence couvre ma ruse.

**Le Capitaine**

Qu'il en soit ainsi : vous, son eunuque, moi, votre muet.  
Si ma langue caquette, qu'on m'arrache les yeux.

**Viola**

Je te remercie : allons-y, conduis moi.

*ils sortent*

*Acte I*  
*scène 3*

*une pièce dans la maison d'Olivia*

*Sir TOBY BELCH, et MARIA*

**Sir Toby**

Peste de peste, qu'a donc ma nièce, pour qu'elle prenne la mort de son frère, de cette façon ? La mélancolie est la pire ennemie de la vie. Ça, j'en suis sûr.

**Maria**

Par ma foi, Sir Toby, dans vos nuits il faudrait vous rentrer plus tôt ; ma maîtresse, votre cousine, est très ennuyée par vos méchantes manières.

**Sir Toby**

Bah, faut-il qu'elle s'ennuie, pour que je l'ennuie.

**Maria**

Oui-oui, vous vous devez de rester dans les limites de la bienséance.

**Sir Toby**

Bienséance ? Ne suis-je pas bien séant, devant mon propre verre, dans mes propres vêtements, sur mon propre séant ; vous trouvez que ce n'est pas suffisamment bien-séant, chère Maria

**Maria**

Toutes vos débauches, toutes vos beuveries vous perdront : madame en parlait hier, je l'ai entendue : et elle parlait aussi d'un chevalier à demi-dérangé, celui que vous lui avez ramené en pleine nuit, pour lui présenter, comme prétendant.

**Sir Toby**

Qui-ça ? Typhoïde ? Sir Andrew ?

**Maria**

C'est ça : sir Typhoïde.

**Sir Toby**

Sir Andrew, est aussi un grand homme, aussi grand que n'importe quel homme d'Illyrie.

**Maria**

Quel rapport ?

**Sir Toby**

Justement : trois mille ducats par an.

**Maria**

Ouais, trois mille ducats, pas par an, par mois : voilà ce qu'il dépense, et en plus il est fêlé.

**Sir Toby**

Fi-donc, vous ne savez pas ce que vous dites. Il joue de la viole de gambe, et il parle trois, quatre langues, avec tous les mots, sans un livre, et il a les meilleurs dons de la nature.

**Maria**

Ça oui, on ne peut plus naturel, un vrai sauvage : non seulement il est dérangé, mais en plus c'est un querelleur fini : doté il vrai d'une trouille chronique qui tempère remarquablement son goût pour les empoignades, certaines personnes avisées pensent que bientôt il sera aussi doté d'une pierre tombale.

**Sir Toby**

Vilains, et délitres, voilà ce que sont ces sages. Par mon bras, qui sont-ils ?

**Maria**

Ceux qui ajoutent, en outre, qu'il se saoule chaque nuit en votre compagnie.

**Sir Toby**

Parfaitement, en buvant à la santé de ma nièce: tant que mon gosier sera en pente et tant qu'il y aura de quoi boire en Illyrie, je boirai à la santé de ma nièce : celui qui ne boira pas à sa santé jusqu'à ce que sa cervelle lui sorte de la tête et saute sur la table pour danser sur ses doigts de pied, celui -là, c'est un pétochard et un lâche Allons, ma fille. Je veux du vin de Castiglione ; car voilà voici Typhoïde, voilà voili Sir Andrew

*entre Sir Andrew Aguecheek*

**Sir Andrew**

Sir Toby Belch ! Eh bien alors, Sir Toby Belch ?

**Sir Toby**

Mon doux sir Andrew.

**Sir Andrew**

Dieu vous bénisse, belle dame.

**Maria**

Vous de même, monsieur.

**Sir Toby**

Harponne, sir Andrew, harponne.

**Sir Andrew**

Plaît-il ?

**Sir Toby**

La chambrière de ma nièce.

**Sir Andrew**

Chère dame Harponne, je souhaite faire plus ample connaissance.

**Maria**

Je m'appelle Marie, monsieur.

**Sir Andrew**

Chère dame Marie Harponne,

**Sir Toby**

Tu ne comprends pas, chevalier : harponne, c'est harponne-la, accoste-la, courtoise-la, assaille-la.

**Sir Andrew**

Par ma foi, je ne saurais l'assaillir devant tout ce monde. C'est bien ça, harponne ?

**Maria**

Adieu, messieurs.

**Sir Toby**

Si tu la laisses partir comme ça, mon garçon, tu peux ranger définitivement ton épée dans son fourreau.

**Sir Andrew**

Si vous nous quittez ainsi, madame, je ne voudrais plus jamais me servir de ma rapière...

**Maria**

Ce serait dommage.

**Sir Andrew**

Belle dame, vous rendez-vous compte que vous avez une paire de fous à portée de main..

**Maria**

Non, monsieur, vous, vous ne faites pas partie de mon jeu.

**Sir Andrew**

Mais si mais si. Prenez ma main.

**Maria**

Attendez, monsieur, je compte... Il faut l'arroser.

**Sir Andrew**

Pourquoi, petit cœur ? Que voulez-vous dire ?

**Maria**

Elle est sèche, monsieur,.

**Sir Andrew**

J'espère bien ; je ne suis pas stupide, je sais m'essuyer les mains. Je ne saisis pas la métaphore ?

**Maria**

C'est une plaisanterie délicate.

**Sir Andrew**

Vous êtes pleine d'esprit.

**Maria**

Dame oui ! Jusques au bout des doigts. Je le réserve aux gens délicats et qui n'ont pas la main sèche.

*exit Maria*

**Sir Toby**

Mon pauvre garçon, bois un coup ; du vin de Canaries : je me demande si je t'ai déjà vu te faire ramasser comme ça.

**Sir Andrew**

Jamais, de votre vie, jamais, je pense, ou alors par le vin de Canaries lui-même. Quelquefois il me semble que je n'ai pas plus d'esprit qu'un chrétien, ou un homme ordinaire : je suis un grand mangeur de bœuf, et je pense, que c'est ça qui m'alourdit l'esprit.

**Sir Toby**

Ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

**Sir Andrew**

Si j'en étais sûr, j'abjurerais le bœuf... Sir Toby, demain, je monte sur mon cheval, et je rentre chez moi.

**Sir Toby**

Cher chevalier, Warum ?

**Sir Andrew**

Qu'est-ce que c'est « warum? » que je reste ou que je m'en aille ?  
Tout ce temps que j'ai perdu à l'escrime, à la danse, aux combats d'ours, que n'ai-je étudié les langues... les beaux-arts.

**Sir Toby**

Tu aurais étudié l'allemand, par exemple ; tu aurais une magnifique chevelure sur la tête.

**Sir Andrew**

Pourquoi, ça fait pousser les cheveux ?

**Sir Toby**

Ça les fait friser, c'est bien connu ; on voit bien que les tiens ne frisent pas naturellement.

**Sir Andrew**

Mais, quand même, ils me vont plutôt bien, non ?

**Sir Toby**

Oh à merveille. Ils pendent comme le chanvre d'une quenouille ; je ne serais pas surpris qu'une commère te prenne entre ses cuisses et se mette à tirer tes filasses en écheveaux.

**Sir Andrew**

Très bien, Sir Toby, je rentre chez moi. Je rentre demain matin. Votre nièce ne veut pas se montrer ; de toutes façons, à quatre contre un qu'elle ne voudrait pas de moi ; avec ce comte d'à côté, là, qui lui fait la cour.

**Sir Toby**

Elle n'en veut pas du comte - elle ne se mariera pas avec quelqu'un qui est au-dessus d'elle ni pour le rang, ni pour l'âge ni pour l'esprit ; elle l'a juré, j'étais là quand elle l'a juré. Allons, mon garçon, du courage, ça respire encore.

**Sir Andrew**

Bon, je reste encore un mois... Je suis un homme dont l'esprit est le plus étrange au monde : j'aime les déguisements, les mascarades, quelquefois même les deux en même temps.

**Sir Toby**

Et tu es bon à ce genre de bagatelles, chevalier ?

**Sir Andrew**

Si on ne va pas chercher parmi ceux qui sont plus forts que moi, je suis aussi bon que n'importe qui en Illyrie ; je ne me comparerais pas avec les vieux, bien sûr.

**Sir Toby**

Ta force, à la gaillarde ?

**Sir Andrew**

Je vous assure que je taille élégamment la cabriole.

**Sir Toby**

Tout comme je taille élégamment le gigot.

**Sir Andrew**

Et je prétends avoir une culbute aussi puissante que n'importe quel sujet d'Illyrie.

**Sir Toby**

Pourquoi tout cela reste-t-il caché ? Pourquoi tous ces talents sous l'épais manteau du secret ? sont-ils condamnés à la poussière de l'oubli honteux comme le portrait de la scandaleuse Mistress Mall ? Pourquoi ne vas-tu pas à la messe sur un pas de gaillarde, pour en revenir en dansant la courante ? A ta place, je ne me déplacerais qu'en dansant la gigue ; je ne pisserais qu'en dansant le branle. Qu'est-ce que tu crois ? Que nous vivons dans un monde où on doit cacher ses vertus ? Quand j'ai vu le galbe excellent de tes jambes, j'ai tout suite pensé : voilà un garçon qui est né sous l'étoile de la gaillarde.

**Sir Andrew**

Oui, c'est du costaud, et ça a aussi belle allure dans des bas bruns. Si nous organisions une sauterie ?

**Sir Toby**

On n'a rien de mieux à faire. Ne sommes-nous pas nés sous le signe du Taureau ?

**Sir Andrew**

Ah non, le Taureau agit sur les flancs, et sur le cœur.

**Sir Toby**

Pas du tout, monsieur, pas du tout. C'est les jambes et les cuisses... Montre-moi ta cabriole... Ah! Plus haut : ah, ah, excellent. *Ils sortent.*

*Acte I  
scène 4*

*une salle dans le palais du duc*

*Entrent VALENTIN, et VIOLA en habit d'homme*



**Valentin**

Si le duc maintient ses bonnes dispositions à votre égard, Césario, je vous promets à un grand avenir. Cela fait à peine trois jours qu'il vous connaît, et déjà vous n'êtes plus un étranger.

**Viola**

Vous, vous craignez soit sa fantaisie, soit ma négligence, pour douter comme cela de la persévérance de ses attachements. Est-il inconstant dans ses faveurs, monsieur ?

**Valentin**

Non, vous pouvez me croire.

**Viola**

Je vous remercie. Voici le duc.  
*entrent le duc, Curio et des gens de la suite*

**Orsino**

Ho, qui a vu Césario!

**Viola**

A vos ordres, monseigneur, ici.

**Orsino**

Ecartez-vous. *Curio et les gens de la suite se retirent à l'écart*

...Césario,

De moi, tu ne sais rien moins que tout : je t'ai ouvert

A pleines pages le livre même des secrets de mon âme.

Donc, brave cœur, dirige tes pas vers elle,

N'accepte pas qu'on te refuse l'entrée, plante-toi devant ses portes,

Parle leur, et dis leur que tes racines grandiront

Jusqu'à ce qu'elles s'ouvrent.

**Viola**

Mon noble maître,  
Si elle s'est abandonnée à son chagrin  
Comme on le dit, il est sûr qu'elle ne voudra jamais me recevoir.

**Orsino**

Piétine les lois de la civilité, fais un scandale  
Plutôt que de revenir vaincu.

**Viola**

Soit, je lui parle, monseigneur, que lui dirai-je ?

**Orsino**

Ô, alors déploie les tourments de mon amour,

Confonds-la en lui exposant les douleurs de ma passion :

Tu lui joueras le théâtre de ma souffrance : cela t'ira à merveille ;

Elle sera plus émue par ta belle jeunesse,

Que par un messenger au regard sombre et grave.

**Viola**

Je ne le crois pas, monseigneur.

**Orsino**

Tendre enfant, crois-moi ;

Tendre enfant : ce serait défigurer tes belles années

Que te donner le nom d'homme : les lèvres de Diane

Ne sont pas plus douces ni plus fraîches ni plus vermeilles que les tiennes ; ta voix

Haute et claire, est comme celle d'une jeune fille,

Tu es beau comme une femme.

Je sais que le ciel étoilé qui  
t'accompagne te confère les vertus  
nécessaires  
En cette affaire de cœur... *il rappelle ses  
gens*  
Que quelques uns d'entre vous  
l'accompagnent,  
Tous, si vous le voulez ; pour moi, la  
solitude  
Est la plus favorable des  
compagnies... Réussis  
Et je te promets que tu pourras vivre  
aussi librement que ton seigneur,  
Dont tu pourras dire que son bonheur  
est aussi le tien.

**Viola**

Je ferai de mon mieux,  
Pour gagner votre dame... *a parte*  
Hélas ! hélas, désolante entreprise !  
Je ne sais pas qui elle est... Mais c'est  
lui, lui, que je voudrais conquérir,  
c'est lui dont je voudrais être l'amour.

*ils sortent*

*Acte I  
scène 5*

*la maison d'Olivia*

*Entrent MARIA et FESTE*

**Maria**

Non, ou bien tu me dis où tu étais, ou  
bien je ne desserrerais pas les dents  
pour laisser filer le moindre mot

d'excuse à ton sujet. Madame va te  
faire pendre pour ton absence.

**Feste**

Qu'elle le fasse : celui qui est bien  
pendu par le cou dans ce bas monde a  
la peau bien tendue : il ne risque plus  
d'attraper la pécolle.

**Maria**

La pécolle ?

**Feste**

Oui : la peau du cul qui se décolle.

**Maria**

Bravo, bon mot pour un jour sans  
viande. Je vais t'apprendre quelque  
chose, tu sais pourquoi la guerre  
s'appelle la guerre.

**Feste**

Et pourquoi, ma bonne dame Maria,  
pourquoi ?

**Maria**

Parce qu'elle est faite par des gens de  
peu. Si tu l'oses, glisse donc cela dans  
tes brocards pour les gens de bien.

**Feste**

Oui bon, bienheureuses les sages parce  
que Dieu leur a donné la sagesse ; et  
laisse donc les fous faire leurs propres  
affaires.

**Maria**

De toutes façons tu seras pendu pour  
tes escapades ; ou chassé -ça, pour toi,  
c'est encore pire.

**Feste**

Souvent une bonne pendaison prévient  
un mauvais mariage ; si je suis chassé,  
comme les beaux jours sont de retour,

j'irai à la chasse et nous laisserons passer l'été.

**Maria**

Tu ne veux rien me dire.

**Feste**

Non, mais me voilà fixé, sur deux points.

**Maria**

C'est cela, si l'un craque, l'autre tient : ou si les deux lâchent en même temps, tu perds ta culotte.

**Feste**

Excellent, ma foi, excellent. Allez, va ton chemin : si Sir Toby arrête la boisson, et la suite... alors je dirais que tu es la fille d'Eve la plus maligne de toute l'Illyrie.

**Maria**

La paix, salopard, pas un mot là-dessus. Voici madame qui vient ; fais sagement tes excuses, ça vaudra mieux pour toi.  
*elle sort*

*Entrent Olivia, Malvolio et des suivants.*

**Feste**

Oh esprit de l'esprit, s'il te plaît, inspire moi. Les sages qui croient te posséder, souvent, ne parviennent qu'à prouver qu'ils sont fous : et moi, qui suis certain de n'être qu'un sot, peut-être je vais passer pour un sage. Car que dit Quinapalu « Mieux vaut un fou sage, qu'un sage complètement fou ». Dieu te bénisse, madame.

**Olivia**

Sortez le bouffon.

**Feste**

Vous êtes sourds, maroufles ? Sortez madame.

**Olivia**

Va-t-en, je ne veux plus t'entendre : ta cervelle est à sec : en plus, tu deviens incommode.

**Feste**

Deux défauts, madonna mia, que de bonnes bouteilles et de bons conseils amenderont sans coup férir : abreuvez convenablement un esprit sec, et aussitôt il débordera d'esprit : priez l'incommode de s'amender lui-même ; si tôt qu'il le fait, il cesse de l'être ; s'il n'y arrive pas, que le tailleur le raccommode ; tout ce qui est raccommodé est bariolé ; la vertu qui pêche est bariolée de vices, et le vice qui s'amende est bariolé de vertus... Cet argument fera-t-il l'affaire, c'est parfait : Non. Bon, trouvons le remède. Madonnina mia, il n'y a pas plus cornard que la mélancolie, et la beauté n'est qu'une fleur : madame a bien demandé qu'on sorte le bouffon, c'est pourquoi je répète, sortez madame.

**Olivia**

Monsieur, c'est vous, que j'ai ordonné qu'on emmène.

**Feste**

Au plus haut degré, erreur sur la personne. Madame, « cucullus non facit monachum » l'habit ne fait pas le fou, je n'ai pas de marotte bariolée dedans ma cervelle... Madonna mia, laissez-moi vous prouver que vous êtes folle.

**Olivia**

Tu en serais capable ?

**Feste**

Le plus aisément du monde, madonna mia.

**Olivia**

J'écoute la preuve.

**Feste**

Ah ! Il faut que je vous fasse réciter votre catéchisme, madonnina mia. Répondez-moi vertueuse petite souris.

**Olivia**

Bien, monsieur, à défaut d'autre amusement, je supporterai la chose.

**Feste**

Tendre madonna, pourquoi portes-tu le deuil ?

**Olivia**

Mon bon fou, pour la mort de mon frère.

**Feste**

Madonna mia, je pense que son âme est en enfer.

**Olivia**

Au ciel, je sais que son âme est au ciel, espèce de fou.

**Feste**

C'est bien vous la folle, vous menez le deuil, pour l'âme de votre frère, qui est au paradis... Emmenez le bouffon, messieurs.

**Olivia**

Qu'est-ce que vous pensez de ce fou, Malvolio ? n'a-t-il pas fait amende honorable ?

**Malvolio**

Oui, et il recommencera, jusqu'à ce que les angoisses de la mort l'étreignent. Les infirmités de l'âge qui ruinent le sage, rendent le fou encore plus fou.

**Feste**

Que Dieu, monsieur, vous expédie tout de suite ces infirmités-là, pour faire grandir au mieux votre folie. Pour deux sous, Sir Toby accepterait de jurer que je ne suis pas futé, mais il refuserait tout net de prétendre que vous n'êtes pas complètement fêlé.

**Olivia**

Comment répondez-vous à cela, Malvolio ?

**Malvolio**

Je suis très étonné que votre seigneurie prenne tant de plaisir au commerce d'une crapule stérile de ce genre. L'autre jour, je l'ai vu, ridiculisé par un pitre, des plus ordinaires, qui n'avait pas plus d'esprit qu'un caillou. Tenez, regardez le, il est déjà hors de combat. Si vous ne lui préparez pas son travail, et si vous ne vous esclaftez pas, il est perdu. Je déclare hautement que les gens vertueux qui perdent leur temps aux plaisanteries de ces sortes de bouffons professionnels, ne valent pas mieux que leurs complices.

**Olivia**

O, Malvolio, vous êtes malade d'amour-propre, et vos jugements sont dépravés. Une âme généreuse, innocente, d'un bon naturel reçoit cela comme des fléchettes à oiseaux, et pas comme des boulets de canon, comme vous le faites. Il n'y a pas d'injure dans l'ironie d'un fou patenté ; pas plus qu'il n'y a de médisance dans la critique faite par un homme de bien.

**Feste**

A l'instant, Mercure, vient de t'honorer du don du mensonge, voilà pourquoi tu parles si bien des fous.

*Entre Maria*

**Maria**

Madame, devant la grille, il y a un jeune gentilhomme qui insiste pour vous parler.

**Olivia**

De la part du Comte Orsino, bien sûr.

**Maria**

Ça, madame, je n'en sais rien. Un beau jeune homme, bien escorté.

**Olivia**

Qui de mes gens le fait patienter ?

**Maria**

Sir Toby, madame, votre parent.

**Olivia**

Ah non pas lui, je t'en prie ! Il ne dit que des bêtises ; honte sur lui...*exit Maria* Allez-y, vous, Malvolio : si c'est à la requête du Comte, je suis malade, ou, de sortie. Tout ce que vous voudrez, renvoyez-le. *exit Malvolio* Maintenant, monsieur, vous voyez bien que vos bouffonneries ont vieilli, et qu'on ne les apprécie plus guère.

**Feste**

Madonna, tu as parlé des bouffons exactement comme si, un jour, ton premier fils devait en être un : que Jupiter lui fourre la tête d'une bonne cervelle, parce que ton cher parent que voici a les méninges sacrément débiles.

*entre Sir Toby*

**Olivia**

Sur mon honneur, vous êtes à moitié saoul. Qui donc est à la grille, cher cousin ?

**Sir Toby**

Un gentilhomme.

**Olivia**

Un gentilhomme ? Quel gentilhomme ?

**Sir Toby**

T'un gentilhomme, là...*il rote* La peste des harengs marinés ! Eh bien alors, minus ?

**Feste**

Mon bon sir Toby !

**Olivia**

Mon cousin, mon cousin, de si bonne heure dans un tel état d'ébriété.

**Sir Toby**

Lubrlicité, madame...je méprise la lubrlicité. Y a quelqu'un à la grille.

**Olivia**

Ah, dame oui, et qu'est-ce que c'est que ce quelqu'un ?

**Sir Toby**

Si vous voulez que ce soit le diable, ce sera le diable ; j'ai la foi, alors je m'en fiche. De toutes façons ça n'a pas d'importance.  
*il sort*

**Olivia**

Dis-moi, bouffon, à quoi ça ressemble un homme saoul ?

**Feste**

A un noyé, à un fou, et à un dément : le premier coup qui lui fait monter la tête en fait un bouffon, le second le plonge dans la démence, et le troisième le noie.

**Olivia**

Tu peux aller chercher le croque-mort et qu'il commence son travail au sujet de mon cousin - il en est au troisième degré, nous pouvons le considérer comme noyé. File et prends soin de lui.

**Feste**

Pour l'instant il n'est que dément, madonna mia, et le fou prendra soin du dément. *il sort*

*entre Malvolio*

**Malvolio**

Madame, le jouvenceau là-bas jure qu'il vous parlera. Je lui ai dit que vous étiez malade ; il dit qu'il le sait, et que c'est pourquoi il vient vous parler. Je lui ai dit aussi que vous dormiez ; il le savait de la même façon, et c'est pourquoi il vient vous parler. Que lui dire, madame ? Il est armé contre tout refus.

**Olivia**

Dîtes-lui qu'il ne me parlera pas.

**Malvolio**

Il en a été instruit ; il dit qu'il restera planté à votre porte, comme l'enseigne d'un tribunal, qu'il soutiendra le siège, mais qu'il vous parlera.

**Olivia**

Quel espèce d'homme est-il ?

**Malvolio**

Eh bien, de l'espèce humaine, voyez-vous.

**Olivia**

Quelle manière d'homme ?

**Malvolio**

De fort mauvaises manières ; il a décidé qu'il vous parlerait, que vous le vouliez ou non.

**Olivia**

Quelle est son allure, son âge ?

**Malvolio**

Pas assez âgé pour un homme accompli, et pas assez jeune pour un garçon : comme une cosse qui ne porterait pas encore de pois, ou comme une pomme verte sur le point de mûrir, entre deux eaux, entre le garçon et l'homme. Il est très séduisant, et il est doté d'une voix fort légère. D'aucun dirait qu'il vient à peine d'être sevré du lait de sa mère.

**Olivia**

Qu'on le laisse venir. Appelez ma chambrière.

**Malvolio**

Venez, madame vous appelle.

*il sort*

*entre Maria*

**Olivia**

Donne-moi mon voile ; approche, mets-le sur mon visage. Nous allons une fois de plus entendre l'ambassade d'Orsino.

*entre Viola*

**Viola**

Quelle est l'honorable maîtresse de cette maison ?

**Olivia**

Adressez-vous à moi, je répondrai pour elle. Que voulez-vous ?

**Viola**

Eclatante beauté, toute exquise et sans pareille - je vous prierais de me dire si vous êtes bien la maîtresse de cette maison, parce que je ne l'ai jamais vue. Je détesterais dire mon texte pour rien : car, en dehors du fait qu'il a été admirablement composé, en plus j'ai eu bien du mal à l'apprendre par cœur. Charmantes beautés, ne m'opposez aucun dédain, je suis très sensible à la moindre offense.

**Olivia**

D'où venez-vous, monsieur ?

**Viola**

Je ne peux vous dire guère plus que ce que j'ai appris, et, dans mon rôle je n'ai pas à répliquer là-dessus . Noble dame, dites-moi simplement si vous êtes la maîtresse de ces lieux, que je puisse avancer dans mon texte.

**Olivia**

Vous êtes comédien ?

**Viola**

Non, du fond du cœur, non ; et pourtant, par les griffes de la malice, je le jure, je ne suis pas ce que je joue. Etes-vous la maîtresse de cette maison ?

**Olivia**

Si je ne m'usurpe pas moi-même, je suis - la maîtresse de ces lieux.

**Viola**

De fait, madame, si vous l'êtes, vous faites le plus injuste usage de vous-même, puisque vous tenez masqué ce

que vous devez offrir au monde. Mais ce n'est pas là ma mission. Je vais revenir à mon texte, chanter votre louange, puis vous dévoiler le cœur de mon message.

**Olivia**

Allez à l'essentiel ; je vous dispense de la louange

**Viola**

Domage, j'ai pris beaucoup de soin pour l'apprendre par cœur ; de plus c'est de la poésie.

**Olivia**

Ça n'en sera que plus faux, gardez-la pour vous, je vous en prie. J'ai appris que vous faisiez l'arrogant devant mes portes, et si je vous ai autorisé à m'approcher c'est plus pour la curiosité de vous voir que de vous entendre. Si vous n'avez pas tous vos esprits, partez ; si vous êtes raisonnable, soyez bref : je suis plutôt mal lunée aujourd'hui, et je ne participerai pas à une conversation aussi incongrue.

**Maria**

Vous voulez bien lever l'ancre, monsieur ? Voici votre route.

**Viola**

Non, moussaillon, je reste encore un peu .au mouillage. Calmez votre Cerbère, douce lady. Dites-moi votre cœur, je suis un messager.

**Olivia**

Après une entrée en matière aussi grossière, je suis certaine que votre message doit être abominable. Accomplissez votre mission, parlez.

**Viola**

Cela ne concerne que vos oreilles. Je n'apporte ni déclaration de guerre, ni exigence de soumission ; je viens à vous le rameau d'olivier à la main : mes mots sont tout emplis de paix et de gravité.

**Olivia**

Pourtant vous avez commencé comme un brutal. Qu'êtes-vous donc ? Que voulez-vous ?

**Viola**

Cette brutalité dont j'ai fait montre je l'ai apprise de l'accueil qui m'a été réservé. Ce que je suis, ce que je veux, ce sont là des choses aussi secrètes que la virginité des femmes : pour vos oreilles, divines révélations ; sacrilèges pour toute autre.

**Olivia**

Qu'on nous laisse seuls : nous allons entendre la parole divine.  
*Maria et les autres sortent*  
Eh bien, monsieur, quel livre, quel verset ?

**Viola**

Très adorable damoiselle-

**Olivia**

Voilà un prologue réconfortant, et qui appelle bien des commentaires. D'où vient votre citation ?

**Viola**

Du cœur d'Orsino.

**Olivia**

De son cœur ? Et dans quel chapitre de son cœur ?

**Viola**

Pour être précis, dans le premier chapitre de son cœur.

**Olivia**

Oh, je l'ai déjà lu : c'est de l'hérésie pure. N'avez-vous rien de plus à dire ?

**Viola**

Douce dame, montrez-moi votre visage.

**Olivia**

Votre maître vous a-t-il ordonné de traiter avec mon visage ? Non, vous voici sorti de votre rôle : mais nous allons ouvrir le rideau et vous montrer le portrait *elle ôte son voile* Regardez, monsieur, ainsi étais-je quand cela fut peint. N'est-ce pas bien exécuté ?

**Viola**

A merveille, si tout est de la main de Dieu.

**Olivia**

C'est authentique, monsieur, ça résiste au vent et à la pluie.

**Viola**

C'est une rhapsodie de beautés, ces carmins, ces pastels  
C'est la touche savante et délicate de la Nature elle-même.  
Madame, vous seriez la plus cruelle des cruelles d'ici bas  
Si vous décidiez d'emporter tant de grâces dans l'autre monde,  
Sans en laisser copie dans le nôtre.

**Olivia**

Ah, monsieur, je n'aurai pas le cœur si dur : j'en léguerai un état complet. Mes beautés seront totalement inventoriées, chaque parcelle, chaque ustensile sera étiqueté dans mon testament. Par exemple item : deux lèvres parfaitement rouges ; item deux yeux gris et les paupières qui vont avec item un cou, un menton et ainsi



de suite. Vous a-t-on envoyé ici pour une estimation ?

**Viola**

Je vous vois telle que vous êtes, vous êtes saisie par le démon de l'orgueil : Mais même si vous étiez le démon, vous êtes belle.  
Mon seigneur et maître vous aime : son amour est si grand que vous ne sauriez le récompenser, même si vous étiez couronnée la reine non pareille de la beauté !

**Olivia**

Comment m'aime-t-il ?

**Viola**

Avec adoration, avec des flots de larmes  
Avec les grondements du tonnerre de l'amour, avec des soupirs de feu.

**Olivia**

Votre maître connaît ma résolution : je ne peux pas l'aimer.  
Bien sûr, je le crois vertueux, je le sais noble  
De haut rang, d'une jeunesse pure et sans tâche ;  
D'une bonne réputation, libre, sage et courageux,  
De belle prestance, gracieux de sa personne :  
Mais pour autant je ne peux pas l'aimer.  
Depuis longtemps, il aurait dû se le tenir pour dit.

**Viola**

Si je vous aimais avec la même flamme, que mon maître,  
Avec la même souffrance, mourant à chaque instant de ma vie,  
Je trouverais votre refus insensé,  
Je n'y entendrais rien.

**Olivia**

Vraiment, et que feriez-vous ?

**Viola**

Construirai, madame, à votre porte une hutte de saule,  
Hurlerai après mon âme captive en votre logis ;  
Ecrirai de franches plaintes sur les amours dédaignées,  
Et les chanterai à pleine gorge au plus noir de la nuit ;  
Lancerai votre nom aux échos des collines,  
Et forcerai les rumeurs cancanantes des airs  
A répéter ma plainte « Olivia ! » O, vous ne trouveriez aucun repos  
Ni du ciel, ni de la terre,  
Tant que vous n'auriez pas pris pitié de moi.

**Olivia**

Vous seriez capable de beaucoup.  
Quelle est votre naissance ?

**Viola**

Supérieure à mon sort, bien qu'il soit convenable :  
Je suis gentilhomme.

**Olivia**

Retournez à votre maître :  
Je ne peux pas l'aimer : qu'il n'envoie plus -  
A moins que - peut-être - vous ne reveniez - vers moi,  
Pour me dire comment il prend la chose. Adieu.  
Je vous remercie de votre peine,  
dépensez ceci pour moi.

**Viola**

Je ne suis pas un messenger qu'on paye, madame ; gardez votre bourse.

C'est mon maître, et non moi-même,  
 qui a besoin de vos attentions.  
 Que le dieu de l'amour fasse un cœur  
 de pierre à celui que vous aimerez,  
 Que votre passion, alors, comme celle  
 de mon maître,  
 Connaisse les affres du mépris. Adieu,  
 belle cruauté.  
*elle sort*

**Olivia**

« Quelle est votre naissance ?  
 Supérieure à mon sort, bien qu'il soit  
 convenable :  
 Je suis gentilhomme. » Oh que oui, tu  
 l'es, gentilhomme :  
 Tes paroles, ton visage, ton corps, tes  
 gestes, ton esprit  
 Te font cinq quartiers de noblesse. Pas  
 trop vite : tout doux, mon cœur, tout  
 doux !  
 Que le maître n'est-il le serviteur - Hé  
 bien alors ?  
 Ça s'attrape donc comme ça, d'un  
 coup, cette peste ?  
 Je crois sentir les beautés de ce jeune  
 homme  
 Subtilement, s'insinuer en moi, envahir  
 mes prunelles  
 Et me dérober mon regard. Bien, ainsi  
 vont les choses.  
 Holà, Malvolio !  
*entre Malvolio*

**Malvolio**

Ici ,madame, à votre service.

**Olivia**

Cours après cet obstiné messenger,  
 L'homme du Comte. Il a laissé cette  
 bague en partant,  
 Que j'en veuille ou non. Dis lui, que je  
 n'en ai que faire ;  
 Qu'il n'encourage en aucune manière  
 son maître,

Et ne lui laisse aucun espoir : je ne suis  
 pas pour lui.  
 Si ce jeune homme venait à passer par  
 ici, demain,  
 Je lui dirai mes raisons. Dépêche toi,  
 Malvolio.

**Malvolio**

Oui, madame.  
*il sort*

**Olivia**

Je ne sais plus ce que je fais, je crains  
 de comprendre  
 Que mes yeux m'ont tourné la tête.  
 Destin, montre ta puissance ; nous ne  
 nous possédons point nous-mêmes.  
 Ce qui est écrit, doit être : alors que  
 cela soit.  
*elle sort*

*Acte II*  
*scène 1*

*au bord de la mer*

*Entrent ANTONIO et SEBASTIAN*

**Antonio**

C'est ce que vous voulez. Vous partez ? Et vous ne voulez pas non plus que je vous accompagne ?

**Sebastian**

Non, si vous le permettez. Mon étoile brille sombrement au dessus de ma tête ; la tristesse de mon destin pourrait très bien devenir la vôtre, c'est pourquoi je vous demande de me laisser : j'endurerai seul mes malheurs. Vous en accabler, ce serait bien mal récompenser votre amour.

**Antonio**

Dîtes-moi simplement vers où vous allez.

**Sebastian**

Non, pour dire la vérité, monsieur : je n'ai aucune destination, je pars à l'aventure. J'apprécie votre grande délicatesse : vous ne sauriez vouloir savoir ce que je ne veux pas vous dire. Cela m'oblige d'autant plus au devoir de vous apprendre qui je suis. Sachez, Antonio, que je m'appelle Sébastien, et non Rodrigue, comme je vous l'avais dit ; mon père était ce Sébastien de Messaline ; à ce que je sais, vous en avez déjà entendu parler. Il a quitté ce monde en laissant deux enfants : ma sœur et moi-même, nous sommes nés le même jour, à la même heure. Plût au ciel que nos vies se fussent arrêtées aussi un même jour ! Mais, monsieur, vous l'avez empêché, en me sauvant

de la furie meurtrière des flots, une heure, avant que ma sœur n'y disparaisse.

**Antonio**

Triste jour !

**Sebastian**

Une demoiselle, monsieur ; elle me ressemblait beaucoup, et malgré cela elle avait une grande réputation de beauté. Bien que je ne saurais me faire l'écho de jugements aussi flatteurs, j'oserais toutefois dire que même les plus jaloux reconnaissent l'excellence de son esprit. Déjà, monsieur, elle est noyée, au fond des eaux salées, et il me semble que maintenant c'est sa mémoire que je noye dans le sel de mes larmes.

**Antonio**

Pardonnez-moi, monsieur, ma méchante hospitalité.

**Sebastian**

O mon bon Antonio, pardonnez-moi pour tous les ennuis que je vous cause.

**Antonio**

Pour l'amour que je vous porte, si vous ne voulez pas me causer un chagrin mortel, prenez-moi comme serviteur.

**Sebastian**

Si vous ne voulez pas défaire ce que vous avez fait - c'est-à-dire si vous ne voulez pas assassiner celui que vous avez sauvé - renoncez-y. Disons-nous adieu maintenant ; mon cœur déborde d'émotion, je suis si proche encore des manières de ma mère qu'à la moindre occasion, j'ai les larmes aux yeux. Je vais chez le comte Orsino. Adieu.

*il sort*

**Antonio**

Que la bienveillance des dieux  
t'accompagne !

J'ai beaucoup d'ennemis à la cour  
d'Orsino,

Sans cela j'irais tout de suite, pour t'y  
rejoindre.

Bah ! advienne que pourra, je t'aime  
tellement

Que je me risquerai au jeu du danger,  
je le veux, j'irai.

*il sort*

*Acte II  
scène 2*

*une rue*

*Entrent VIOLA et MALVOLIO par  
deux entrées différentes*

**Malvolio**

Vous n'étiez pas à l'instant avec la Comtesse Olivia ?

**Viola**

A l'instant, monsieur. J'ai marché d'un pas tranquille et je suis ici.

**Malvolio**

Elle vous renvoie cette bague, monsieur. Vous auriez pu m'épargner cette peine, en l'emportant vous-même. En outre, elle a ajouté qu'il fallait que vous ne laissiez à votre maître aucun espoir à son sujet : elle ne veut pas de lui. Encore autre chose : que vous n'ayez pas l'effronterie de revenir l'importuner avec cette affaire, sauf pour lui raconter comment votre maître a pris la chose. Prenez ceci.

**Viola**

Elle a pris cette bague de mes mains. Je n'en veux pas.

**Malvolio**

Allons, monsieur, vous la lui avez jetée avec insolence ; et ce qu'elle veut, c'est qu'elle vous soit rendue pareillement. Si ça mérite qu'on se baisse pour qu'on le ramasse, la voici *il jette la bague par terre* sous vos yeux ; sinon, qu'elle soit à qui la trouve. *il sort*

**Viola**

Je ne lui ai pas laissé de bague : que signifie cette demoiselle ?  
Dieu me garde ! Que mes dehors ne l'aient pas séduite !  
Elle me regardait avec beaucoup d'insistance, tant et si bien,  
Qu'il m'a semblé que ses yeux égaraient sa langue,  
Parce qu'elle parlait dans tous les sens, n'importe comment...  
Elle m'aime - c'est certain - une ruse de sa passion  
Que cette invitation par le biais de ce messenger mal aimable.  
Elle refuse la bague de mon maître ?  
Alors qu'il ne lui en a envoyé aucune.  
C'est moi qui suis en cause - s'il en est ainsi, et il en est ainsi,  
Pauvre demoiselle, elle ferait mieux d'aimer un songe.  
Costume, je mesure à quel point tu es une action scélérate  
Dont les démons astucieux tirent facilement avantage.  
Comme il est facile aux jolis-cœurs et autres séducteurs  
De laisser leurs marques dans la cire tendre du cœur des femmes.  
Hélas ! C'est notre fragilité qui en est la cause, et non pas nous,  
Parce que c'est de cette fragilité-là que nous sommes faites ; ainsi on nous fait , ainsi nous sommes....  
Comment cela peut-il se résoudre ?  
Mon maître l'aime ardemment  
Et moi - pauvre monstre androgyne - c'est mon maître que j'aime, tout aussi ardemment ;  
Elle, abusée, s'est entichée de moi.  
Que va-t-il advenir de tout cela ? Je suis un homme,  
L'amour que j'ai pour mon maître est sans espoir  
Je suis une femme - mort de mes jours  
-

La pauvre Olivia va se consumer en  
vain.

O, temps, c'est à toi d'apaiser tout  
cela, pas à moi,

C'est un nœud beaucoup trop serré  
pour la force de mes doigts.

*elle sort*

*Acte II  
scène 3*

*la maison d'Olivia*

*Entrent SIR TOBY et SIR ANDREW*

**Sir Toby**

Approche, Sir Andrew. Ne pas être au lit après minuit, c'est être levé de bonne heure ; et diluculo surgere, tôt levé, tu connais la suite.

**Sir Andrew**

Non, par ma foi, non je ne connais pas ; mais ce que je sais, c'est que veiller tard, c'est se coucher tard.

**Sir Toby**

Sophisme ! Je hais les sophismes autant que les bouteilles vides. Passé minuit c'est de bonne heure, veiller après minuit, c'est veiller de bonne heure ; donc, aller au lit après minuit c'est se coucher de bonne heure. Notre vie n'est-elle pas faite des quatre éléments, l'air, la terre, l'eau et le feu ?

**Sir Andrew**

Si fait, c'est ce qui se dit ; mais je crois plutôt que c'est fait de boire et de manger.

**Sir Toby**

Tu es un véritable savant ; donc, buvons et mangeons. Marianne, s'il vous plaît. Une barrique de vin.  
*entre Feste*

**Sir Andrew**

Voici le fou, ma foi.

**Feste**

Eh bien alors, mes petits cœurs ? On se croirait à l'enseigne des trois baudets.

**Sir Toby**

Bienvenue, mon cher confrère. Maintenant, chantons en canon.

**Sir Andrew**

Merveilleux, ce fou a une excellente voix. Je donnerais bien quarante shillings pour faire d'aussi belles révérences que lui et avoir une voix aussi belle. Vraiment, tu étais en verve de bouffonneries, hier soir, quand tu nous a raconté Pigrogromitus et les Vapiens qui passaient l'équinoxe de Queubus. C'était merveilleux, vraiment. Je t'ai envoyé six pence, pour ta douce amie ; tu les as eus ?

**Feste**

J'ai caché dans ma popoche ton petit péculé : car le nez de Malvolio n'est pas en bois, la main de ma douce amie n'est pas en marbre, et les Myrmidons ne sont pas des enfants de chœur.

**Sir Andrew**

Merveilleux ! C'est la meilleure, franchement, c'est la meilleure. Maintenant, une chanson.

**Sir Toby**

Tiens, voilà six pence, prends. Chante-nous quelque chose.

**Sir Andrew**

Allez, encore une pistole, de ma part ; quand un chevalier donne une-

**Feste**

Vous voulez une chanson d'amour, ou une chanson qui vous relève le moral ?

**Sir Toby**

Une chanson d'amour, une chanson d'amour.

**Sir Andrew**

Oh, eh bien oui, parce que, moi, la morale, je m'en contrefiche...

**Feste**

*O mistress mine, where are  
you roaming ?  
O stay and hear, your true  
love's coming,  
That can sing both high  
and low.  
Trip no further, pretty  
sweeting :  
Journeys end in lovers  
meeting,  
Every wise man's son  
doth know.*

**Sir Andrew**

Merveilleusement merveilleux, absolument.

**Sir Toby**

Parfait, parfait.

**Feste**

*What is love, 'tis not  
hereafter,  
Present mirth hath present  
laughter :  
What's to come is still  
insure.  
In delay there lies no plenty,  
Then come and kiss me, sweet  
and twenty,  
Youth's a stuff will not  
endure.*

**Sir Andrew**

Une voix merveilleusement mielleuse, aussi vrai que je suis chevalier.

**Sir Toby**

Un souffle entraînant.

**Sir Andrew**

Et merveilleusement parfumé, oui, merveilleusement parfumé.

**Sir Toby**

A l'entendre par les narines, c'est une délicieuse infection. Mais vraiment, faisons danser les étoiles. Réveillons la chouette, chantons pour donner des ailes à toutes les âmes, même à celles des puritains. Allons-y.

**Sir Andrew**

Si vous m'aimez, allons-y : je suis excellent quand il s'agit d'entonner des canons.

**Feste**

Par notre dame, monsieur, vous êtes bien le plus merveilleux entonnoir à canons qu'on puisse connaître en Illyrie.

**Sir Andrew**

Assurément. Chantons « Faquin, faquin »

**Feste**

« La ferme, faquin faquin ». Chevalier, je vais être obligé de te traiter de faquin, faquin.

**Sir Andrew**

Pas la première fois que j'oblige quelqu'un à me traiter de faquin. Commence, bouffon : ça commence par *il chante* « La ferme faquin faquin »

**Feste**

Je ne peux pas commencer si je dois la fermer.



**Sir Andrew**

Merveilleux, en vérité, merveilleux.  
Allez, commence.  
*ils chantent  
entre Maria*

**Maria**

Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ?  
Je vous parie que madame a déjà  
appelé l'intendant, le Malvolio, pour  
qu'il vous mette dehors.

**Sir Toby**

Madame est corsaire, en Chine, nous  
sommes des intrigants, Malvolio est un  
pied-plat, et « *nous sommes trois  
joyeux lurons* » Je suis collatéral ; oui,  
je suis du sang de médème-médème-  
médème « Madame » *il chante* « *Il  
était un homme à Babylone, madame,  
madame* »

**Feste**

Mort de mes os, le chevalier est dans  
une forme éblouissante.

**Sir Andrew**

Ah oui, il se débrouille bien quand il  
est en forme ; moi aussi d'ailleurs :  
peut-être y met-il plus de grâce et moi,  
plus de naturel.

**Sir Toby**

*C'était le douze décembre*

**Maria**

Pour l'amour de Dieu, taisez-vous !  
*entre Malvolio*

**Malvolio**

Mes maîtres, êtes-vous devenus fous ?  
Ou bien quoi ? Etes-vous sans raison,  
sans courtoisie, sans honnêteté pour  
crier comme des rétameurs à cette  
heure de la nuit ? Vous voulez  
transformer la maison de Madame en  
cabaret : vous hurlez comme des

sourds, des chansons de savetiers !  
Avez-vous donc perdu la mesure des  
lieux, des gens, et de l'heure ?

**Sir Toby**

Nous étions parfaitement en mesure,  
monsieur. De l'air.

**Malvolio**

Sir Toby, je vais être clair avec vous.  
Madame m'a demandé de vous dire  
que, bien qu'elle vous accueille parce  
que vous êtes son parent, elle ne veut  
en aucune façon être tenue par vos  
désordres. Si vous pouvez vous défaire  
de votre inconduite, vous êtes le  
bienvenu dans cette maison ; si ce  
n'est pas le cas, et si vous voulez bien  
prendre congé d'elle, elle est tout à fait  
disposée à vous faire ses adieux.

**Sir Toby**

*Adieu, mon cher cœur, puisqu'il  
me faut partir.*

**Maria**

Oh non ! Cher Sir Toby.

**Feste**

*Ses pauvres yeux annoncent  
que ses jours s'achèvent.*

**Malvolio**

Serait-il possible ?

**Sir Toby**

*Mais jamais je ne mourrai*

**Feste**

*Sir Toby, là vous mentez.*

**Malvolio**

Enfin, vous dites vrai, voilà qui vous  
fait honneur.

**Sir Toby**

*Je vais le prier de sortir*

**Feste**

*Et que se passera-t-il ?*

**Sir Toby**

*Je vais le mettre dehors*

**Feste**

*Oh non non non Oh non non non, vous n'oserez pas*

**Sir Toby**

Alors, nous ne tenons pas la mesure ? monsieur le menteur ! Qu'êtes-vous de plus qu'un intendant ? Croyez-vous, que par la grâce de votre vertu, on va supprimer la bière et les gâteaux dans cette maison ?

**Feste**

Par Sainte Anne, il y en aura toujours, et du gingembre, en plus, pour relever tout cela et nous réchauffer le gosier. *il sort*

**Sir Toby**

Parfaitement. Allez, monsieur, allez donc faire reluire votre chaîne avec des miettes de pain. Du vin, Maria.

**Malvolio**

Mademoiselle Marie, si vous faites quelque cas des bontés de madame, vous n'encouragerez pas ces façons inciviles ; je vous promets qu'elle en sera informée.

*il sort*

**Maria**

Va te secouer les oreilles.

**Sir Andrew**

Ce qui serait parfait, ce serait de le provoquer, de lui donner rendez-vous sur le pré, et de lui faire faux bond : il sera ridicule.

**Sir Toby**

Vas-y, chevalier, fais le. Je te rédigerai le défi ; ou bien j'irai l'insulter, personnellement, pour toi, de vive voix.

**Maria**

Sir Toby, mon doux ami, attendez un peu. Depuis que le jeune homme du duc lui a rendu visite, madame est très occupée à ses pensées. Le signor Malvolio, je m'en charge : si je ne le fais pas couronner empereur des imbéciles, c'est que je ne sais plus distinguer ma main gauche de ma main droite : pour de vrai.

**Sir Toby**

Vas-y, vas-y, raconte.

**Maria**

Par la Vierge Marie, monsieur, parfois, il se conduit comme un véritable puritain.

**Sir Andrew**

Ah, si j'étais sûr que c'en est un, je le rosserais comme un chien.

**Sir Toby**

Quoi, si c'était vraiment un puritain ? et pour quelle merveilleuse raison, mon cher chevalier ?

**Sir Andrew**

Je n'ai pas de raison merveilleuse, j'en ai une suffisante et ça me suffit.

**Maria**

C'est un diable de puritain, ou quelque chose dans ce genre-là, en tout cas un opportuniste, un baudet prétentieux, qui apprend les belles phrases par

cœur et vous les ressert par paquets entiers ; imbu de lui-même, se gargarisant de ses prétendues perfections, tellement qu'il est absolument convaincu qu'on ne peut pas le regarder sans l'aimer : c'est sur son vice, que je vais m'appuyer pour nous venger, définitivement.

**Sir Toby**

Que veux-tu faire ?

**Maria**

Je vais laisser tomber sur son chemin des lettres d'amour, obscures, mais dans lesquelles il se trouvera très clairement désigné par la couleur de sa barbe, la forme de son mollet, sa façon de marcher, l'expression de son regard, de son front, de ses traits. Mon écriture ressemble beaucoup à celle de madame votre nièce ; sur quelque mot que l'une de nous deux a écrit, et oublié, nous avons du mal à faire la distinction.

**Sir Toby**

Parfait parfait, je sens le coup venir.

**Sir Andrew**

Moi aussi, à plein nez.

**Sir Toby**

Il va croire en les lisant que ces lettres, que tu auras semées sur son chemin, sont de ma nièce, et qu'elle est amoureuse de lui.

**Maria**

Exactement, voilà la couleur du canasson sur lequel je parie.

**Sir Andrew**

Et votre canasson le transformera en âne.

**Maria**

Ane effet.

**Sir Andrew**

O, ça va être merveilleux.

**Maria**

Morceau de roi, morceau de choix : il ne réchappera pas de mon poison. Je vous posterai tous deux, avec le fou pour faire le troisième, à l'endroit où il va trouver la lettre. Observez bien comme il va s'y prendre. Pour ce soir, au lit, et faites de beaux rêves. Adieu.  
*elle sort.*

**Sir Toby**

Bonne nuit, Penthésilée, reine des Amazones.

**Sir Andrew**

Ça oui, c'est une bonne fille.

**Sir Toby**

Un fox-terrier, mon cher, un fox-terrier, et qui m'adore - qu'est-ce que tu en dis ?

**Sir Andrew**

Que moi aussi, j'ai été adoré, autrefois.

**Sir Toby**

Allons nous coucher chevalier. Dis-donc, il va falloir que tu envoies chercher de l'argent.

**Sir Andrew**

Oui, eh bien, si je n'obtiens pas votre nièce, ce sera un désastre.

**Sir Toby**

Envoie chercher de l'argent. Si au bout du compte tu n'as pas ma nièce, traite-moi d'eunuque.

**Sir Andrew**

Je ne m'y refuserai pas, comptez sur moi, vous le prendrez comme vous voudrez.

**Sir Toby**

Allez, viens, je vais faire du vin chaud, maintenant il est trop tard pour aller se coucher. Allez, chevalier, viens, chevalier. *ils sortent.*

*Acte II  
scène 4*

*chez le duc*

*Entrent ORSINO, VIOLA, CURIO et  
les autres*

**Orsino**

Donnez-moi de la musique. Bien ; le  
bonjour, mes amis.  
Maintenant, mon bon Cesario, rien que  
cette chanson,  
Cette vieille chanson très ancienne que  
nous avons entendue la nuit dernière ;  
Il m'a semblé qu'elle soulageait, ma  
passion, beaucoup mieux,  
Que ces airs frivoles et compliqués,  
Avec leurs cadences rapides,  
désordonnées.  
Allons, mais rien qu'un seul couplet.

**Curio**

N'en déplaît à votre Seigneurie, il  
n'est pas là, celui qui pourrait le  
chanter.

**Orsino**

Qui était-ce ?

**Curio**

Feste, le bouffon, monsieur, un fou que  
le père de Lady Olivia appréciait  
beaucoup. Il est dans la maison.

**Orsino**

Allez à sa recherche, et jouez-en la  
mélodie pendant ce temps. *Exit Curio ;  
les musiciens jouent.*  
Approche, mon garçon. Si jamais un  
jour tu dois aimer,

Quand tu seras dans les transes  
délicieuses de l'amour, souviens-toi de  
moi.

Parce que tel je suis, tels sont tous les  
vrais amoureux :

Fantasques, ne connaissant aucune  
constance dans toutes leurs affections,  
sauf pour l'image de l'être  
Qu'ils adorent. Cet air, comment  
l'aimes-tu ?

**Viola**

Il est l'écho même  
De la gloire de l'amour

**Orsino**

En vérité, tu parles en maître.  
Par ma vie, si jeune que tu sois, tes  
yeux  
Se sont déjà autorisé à contempler un  
visage aimé.  
N'est-ce pas, mon garçon ?

**Viola**

Quelque peu, oui, avec votre  
permission.

**Orsino**

Quel genre de femme est-ce ?

**Viola**

Qui vous ressemble.

**Orsino**

Alors, elle n'est pas digne de toi. Quel  
âge, en vérité ?

**Viola**

A peu près le vôtre, monseigneur.

**Orsino**

C'est trop âgé, par le ciel. Que la  
femme prenne toujours  
Quelqu'un de plus âgé qu'elle ; elle se  
fera d'autant mieux à lui,

Et elle gardera d'autant plus aisément  
son empire sur le cœur de son mari :  
Car, mon garçon, malgré la haute  
estime que nous puissions avoir de  
nous-mêmes,  
L'imagination de notre cœur est plus  
volage et plus inconstante,  
Plus impatiente, plus irrésolue, et aussi  
plus tôt déçue et abattue  
Que celle des femmes.

**Viola**

Je le crois bien, monseigneur.

**Orsino**

Donc, que ton aimée soit plus jeune  
que toi,  
Sinon ton affection ne pourra que  
perdre ses forces :  
Car les femmes sont comme les roses :  
si tôt la fleur de leur beauté  
A peine éclore, qu'alors elle se fane.

**Viola**

C'est ainsi qu'elles vivent, et qu'il est  
bien triste qu'il en soit ainsi.  
Mourir, alors qu'elles atteignent la  
perfection.

*Entrent Curio et Feste*

**Orsino**

Ah, mon ami, la chanson d'hier soir.  
Fais-y bien attention, Cesario - elle est  
ancienne et simple ;  
Les fileuses et les tricoteuses, sous le  
soleil,  
Et les filles libres qui tissent leurs fils  
avec leurs navettes en os  
Ont l'habitude de la chanter : c'est une  
câlinerie,  
Qui joue avec l'innocence de l'amour,  
Comme autrefois.

**Feste**

Etes-vous prêt, monsieur ?

**Orsino**

Oui, je t'en prie, chante.

**Feste** *musique*

*Come away, come away death,  
And in sad cypress let me be  
laid  
Fie away, fie away breath  
I am slain by a fair cruel maid*

*My shroud of white,  
stuck all with yew,  
O prepare it.  
My part of death no  
one so true  
Did share it.*

*Not a flower, not a flower  
sweet,  
On my black coffin let there  
be strewn :  
Not a friend, not a friend  
greet  
My poor corpse, where my  
bone shall be thrown :  
A thousand thousand  
sighs to save,  
Lay me, O where  
Sad true lover never  
find my grave,  
To weep there.*

**Orsino** *il lui donne de l'argent*

Voici pour ta peine.

**Feste**

Pas la peine, monsieur, ça me fait  
plaisir de chanter, monsieur.

**Orsino**

Alors je paie ton plaisir.

**Feste**

C'est vrai, monsieur, le plaisir se paie,  
un jour ou l'autre.

**Orsino**

Maintenant autorise-moi à prendre congé de toi.

**Feste**

Alors que, Saturne, le dieu de la mélancolie te protège, et que le tailleur te coupe un pourpoint de taffetas moiré, car ton âme est aussi changeante qu'une pierre d'opale. Je voudrais que ce soit les hommes qui ont ta disposition d'esprit qui prennent la mer, parce que, n'ayant à faire nulle part et partout, n'ayant aucun but et tous les buts à la fois, à partir pour rien ils reviennent toujours avec quelque chose.

*il sort*

**Orsino**

Partez, vous autres *exeunt Curio, et les autres*

Une fois encore, Cesario,  
Que tes pas te conduisent chez cette reine de cruauté.

Dis lui que mon amour, bien au dessus des choses du monde,  
N'a que faire de quelque misérable terre :

Ces domaines dont le hasard l'a comblée,

Dis-lui que j'en fais aussi peu de cas que le hasard lui-même.

Dis-lui que c'est le miracle de sa beauté, ce diamant plus précieux que toutes les pierres précieuses

Dont l'a parée la nature, qui attire mon âme.

**Viola**

Mais, monsieur, si elle ne peut pas vous aimer.

**Orsino**

Je ne peux pas l'accepter.

**Viola**

Sans doute, mais vous le devez.

Supposez qu'une dame, il y en a peut-être une,

Epreuve pour l'amour de vous les mêmes déchirements du cœur

Que vous pour Olivia : vous ne pouvez pas l'aimer ;

Vous le lui dites ; ne doit-elle pas l'accepter ?

**Orsino**

Aucune femme, dans son corps

Ne peut supporter les puissants battements de la passion

Que l'amour imprime à mon cœur ; aucune femme n'a le cœur

Assez grand, pour une si grande émotion. Il ne saurait la contenir.

Hélas, leur amour peut bien être appelé appétit,

Mais ce n'est pas un mouvement qui vient du foie, il vient du palais,

Il se gave, il se rassasie, et il finit par tout rejeter.

Le mien est aussi affamé que l'océan, Et peut digérer autant que lui. Ne fais pas de comparaison

Entre l'amour qu'une femme peut me porter

Et celui que je voue à Olivia.

**Viola**

Oui, mais je sais-

**Orsino**

Qu'est-ce que tu sais ?

**Viola**

Je sais trop bien quel amour les femmes peuvent avoir pour les hommes.

A vrai dire, leur cœur est aussi véritable que le nôtre.

Mon père avait une fille qui aimait un homme -  
 Comme moi, peut-être, si j'étais une femme  
 Je pourrais vous aimer.

**Orsino**

Et que lui est-il arrivé ?

**Viola**

Rien, monseigneur. Elle n'a jamais dit son amour,  
 Elle a laissé son secret, comme un insecte dans le bourgeon d'une fleur,  
 Ronger l'incarnat de ses joues. Elle s'est abîmée dans sa pensée,  
 Pâle, flétrie par la mélancolie,  
 Elle restait assise comme l'ange de la Résignation sur un tombeau,  
 Souriant à sa douleur. N'était-ce pas là l'amour, en vérité ?  
 Nous autres hommes nous pouvons parler davantage, jurer davantage, mais en vérité  
 Nos démonstrations excèdent notre désir : car toujours nous promettons  
 Beaucoup dans nos serments, et nous tenons peu dans nos amours.

**Orsino**

Dis-moi, ta sœur est morte de son amour, mon garçon ?

**Viola**

Je suis toutes les filles de la maison de mon père,  
 Et tous leurs frères aussi : en fait je n'en sais rien.  
 Monsieur, est-ce que je vais chez cette dame ?

**Orsino**

Oui, c'est cela.  
 Chez elle, vite ; donne-lui ce bijou ; dis  
 Que mon amour ne peut ni céder la place, ni accepter un refus.

*ils sortent*



*Acte II*  
*scène 5*

*le jardin d'Olivia*

*Entrent SIR TOBY, SIR ANDREW et FABIAN*

**Sir Toby**

Dépêche-toi, Signior Fabian.

**Fabian**

J'arrive. Si je perds une miette de cette entourloupe, je veux bien être bouilli à mort dans un chaudron de mélancolie.

**Sir Toby**

Quel serait ton plaisir si tu voyais le néfaste, le chien galeux, le puant se vautrer dans la honte ?

**Fabian**

Je pavoiserais, mon cher : il m'a déconsidéré auprès de madame, quand il y a eu le combat d'ours, ici.

**Sir Toby**

Eh bien nous allons avoir un nouvel ours, et nous allons le faire tourner en bourrique jusqu'à ce qu'il devienne fou - n'est-ce pas Sir Andrew.

**Sir Andrew**

Si on n'y arrive pas, c'est que nos existences sont inutiles.

*Entre Maria*

**Sir Toby**

Voici venir la petite canaille. Hé bien alors, mon oiseau des Iles ?

**Maria**

Tous les trois, cachez-vous dans les buis. Malvolio descend l'allée ; il était là-bas, au soleil, à admirer son ombre en prenant des poses, pendant plus d'une demi-heure. Pour l'amour de la moquerie, étudiez-le bien ; car je vous promets que cette lettre va en faire un véritable crétin satisfait. Au nom de la raillerie, cachez-vous. *Les hommes se cachent. Maria jette la lettre*  
Tu restes là : voici venir la truite qui doit se faire prendre par tes chatouilles.

*Entre Malvolio*

**Malvolio**

Rien que le hasard, tout est hasard. Une fois, Maria me l'a dit : elle s'intéresse à moi, et je l'ai entendue, elle-même, dire que si elle tombait amoureuse, ce serait de quelqu'un dans mon genre. D'ailleurs, elle en use avec moi, avec un respect bien plus élevé qu'avec aucun autre de ses gens. Que devrais-je penser de tout cela ?

**Sir Toby**

Voici très exactement un avaleur de charrettes ferrées !

**Fabian**

Ah, silence ! La vanité en fait un dindon magnifique : regardez comment il se pavane en gonflant ses plumes.

**Sir Andrew**

Jour de Dieu, je te rosserais ce salopard.

**Sir Toby**

Silence, s'il vous plaît.

**Malvolio**

Etre le Comte Malvolio.

**Sir Toby**

L'ordure.

**Sir Andrew**

Tirez dessus, tirez dessus.

**Sir Toby**

Taisez-vous, taisez-vous.

**Malvolio**

Il y a un exemple de cela : Lady Egginton a épousé le tailleur de sa garde-robe.

**Sir Andrew**

Honte sur ce Jezabel.

**Fabian**

Chut ! Maintenant il y est enfoncé jusqu'au cou. Regardez comme ses imaginations le gonflent.

**Malvolio**

Marié avec elle, depuis trois mois, assis dans la chaise du maître-

**Sir Toby**

Ahrrr une arbalète! une arbalète pour lui tirer en plein dans l'œil.

**Malvolio**

J'appelle mes officiers ; qui m'entourent, je porte ma robe de velours ornée de ramages, je viens de quitter mon lit de journée où j'ai laissé Olivia endormie -

**Sir Toby**

Tonnerre de tonnerre

**Fabian**

Mais taisez-vous.

**Malvolio**

Je prends l'air qui sied à ma grandeur ; je laisse aller mon regard, glacé, qui

leur signifie que je sais mon rang, et qu'ils doivent savoir le leur, pour faire mander Toby, mon parent.

**Sir Toby**

Des menottes, un pilori.

**Fabian**

La ferme, la ferme.

**Malvolio**

Sept de mes gens s'élancent avec zèle; ils vont le chercher. Je fronce les sourcils pendant ce temps, peut-être je remonte ma montre, ou je joue *il touche sa chaîne d'intendant* avec quelque opulent bijou. Toby s'avance ; à une distance respectueuse il me fait sa révérence-

**Sir Toby**

On ne peut pas le laisser vivre.

**Fabian**

Quand bien même serions-nous écartelés, nous devons rester silencieux. Chut !

**Malvolio**

Je lui présente ma main comme ceci, faisant disparaître mon sourire familier sous un sévère regard d'autorité-

**Sir Toby**

Et alors, n'est-ce pas, Toby t'envoie son poing dans la gueule.

**Malvolio**

Et je dis "Cousin Toby, le sort, en m'octroyant votre nièce, m'a donné le droit de vous dire ceci."

**Sir Toby**

Quoi, quoi ?

**Malvolio**

"Il vous faut corriger votre ivrognerie."

**Sir Toby**

Fous-le camp, furoncle.

**Fabian**

Non, du calme, sinon toute l'affaire s'effondre.

**Malvolio**

"En outre, vous gaspillez le trésor de votre temps avec un imbécile de chevalier."

**Sir Andrew**

Ça c'est moi, à tous les coups.

**Malvolio**

"Un dénommé Sir Andrew."

**Sir Andrew**

Je savais que c'était moi : beaucoup de gens me traitent d'imbécile.

**Malvolio** *il aperçoit la lettre*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

**Fabian**

L'ours flaire le miel.

**Sir Toby**

Chut chut . Que les esprits lui ordonnent de lire à haute voix.

**Malvolio**

Sur ma vie, c'est de la main de madame : ce sont ses C, ses O et ses N, et c'est ainsi qu'elle fait ses grands P. Sans le moindre doute, c'est de sa main.

**Sir Andrew**

Cesser, ses os et ses haines : pourquoi ça ?

**Malvolio**

*il lit :* " A mon secret amour, ceci, avec tous mes espoirs". C'est son style ! Permettez, mademoiselle la cire... Tout doux ! Regardons le cachet d'abord : c'est sa Lucrece, avec lequel elle a l'habitude de sceller son courrier. C'est bien madame ! Pour qui cela peut-il être ?

*il ouvre la lettre*

**Fabian**

Ça le gagne par le foie et ça s'infiltré partout.

**Malvolio**

*Il lit* Zeus sait que j'aime ;  
Mais qui ?  
Mes lèvres, ne bougez pas  
Personne ne doit le savoir.

"Personne ne doit le savoir" Qu'est-ce qui suit ? Ce ne sont plus les mêmes vers. "Personne ne doit le savoir" Si c'était toi, Malvolio.

**Sir Toby**

Mais oui, blaireau puant, étrangle-toi toi-même.

**Malvolio**

*il lit* Je peux commander là où j'adore ;  
Mais le silence, comme le poignard dont usa Lucrece,  
Sans répandre mon sang, me perce le cœur ;  
M.O.A.I. c'est toi qui règnes sur ma vie.

**Fabian**

Une énigmatique bouillie pour les chats.

**Sir Toby**

C'est une sacrée bonne-femme, c'est moi qui vous le dis.

**Malvolio**

" M.O.A.I. c'est toi qui règues sur ma vie." Bien, mais d'abord, voyons, voyons, voyons, voyons.

**Fabian**

Belle assiette de poison qu'elle lui a servie, là.

**Sir Toby**

Regardez comment ce faucon fond là-dessus.

**Malvolio**

"Je peux commander là où j'adore". Eh bien, c'est moi qu' elle peut commander : c'est moi qui la sers, c'est elle qui est ma maîtresse. Oui, c'est la logique même, c'est évident. Pas de difficultés là-dedans. Et la fin : que peut vouloir dire cet arrangement alphabétique ? Et si je pouvais en faire quelque chose qui se rapporte à moi. Doucement "M.O.A.I."-

**Sir Toby**

Mais Oh Ah Oui - Cherche, cherche - le voici qui perd son flair.

**Fabian**

Le clébard va quand même donner de la voix pour le lièvre, bien que ça pue le renard à plein nez.

**Malvolio**

"M"- Malvolio ! "M" C'est la première lettre de mon nom.

**Fabian**

Et allez-donc ! Qu'est-ce que je disais ? Le corniaud est inégalable dans la bévue.

**Malvolio**

"M"- Mais la suite sonne moins bien ; cela résiste à l'examen : c'est "A" qui devrait suivre, et il y a un "O".

**Fabian**

C'est le "O" de bourricot.

**Sir Toby**

Oui, ou bien c'est le "O" qu'il poussera, quand je le bastonnerai.

**Malvolio**

Et derrière vient un "I".

**Fabian**

Oui. Et si c'était un œil qui te venait dans le derrière, tu pourrais bien voir que tu as plus d'ennuis qui te courent après, que de bonheurs qui t'attendent.

**Malvolio**

"M.O.A.I." Ce chiffre n'est pas comme le précédent : et pourtant, en le tordant un peu, c'est bien moi que ça désignerait, car chacune de ces lettres est dans mon nom. Doucement. La suite est en prose. *Il lit.*

*Si ceci tombe entre tes mains,  
médite-le. La fortune m'a placée  
au dessus de toi, mais ne crains  
point la grandeur. Certains  
naissent grands, d'autres la  
conquièrent, et d'autres encore  
s'en voient revêtir malgré eux.  
Ton destin te tend la main : que  
ton âme courageuse s'en saisisse  
; pour te faire à ce que tu es en  
passe de devenir, défais-toi de  
ton humble apparence, et  
apparais sous un jour nouveau.  
Sois désagréable avec un parent,  
arrogant avec les domestiques.  
Que ta langue goûte des discours  
de l'Etat. Prends soin d'affecter  
l'excentricité. Ainsi te conseille,*

*celle qui soupire pour toi.  
Rappelle-toi celle qui fit l'éloge  
de tes bas jaunes, et qui a  
souhaité te voir toujours en  
jarretières croisées. Souviens-  
t'en, je te le demande. Allons, ta  
fortune est faite - si tu le veux  
bien. Si non, que je te voie pour  
toujours intendant, le  
compagnon des domestiques,  
indigne de toucher les doigts de  
la Fortune. Adieu. Celle qui  
voudrait de ta maîtresse, devenir  
ta servante  
La Fortunée malheureuse.*

Le grand jour en rase campagne n'en découvre pas plus. C'est sans équivoque. Je le veux bien, je serai fier, je le veux bien, je lirai les auteurs politiques, je le veux bien, je confondrai Sir Toby, je me nettoierai de toute connaissance vulgaire, je serai en tout point l'homme qu'il faut. Maintenant, mon esprit est clair, et ce n'est pas mon imagination qui m'entraîne ; car toutes les raisons me le persuadent : madame m'aime. Elle a fait l'éloge de mes bas jaunes il y a peu de temps, et elle a apprécié ma jambe dans des jarretières croisées ; et dans ceci elle se découvre à mon amour, et par une sorte de commandement elle m'invite à m'habiller selon son goût. Je vous remercie, mon étoile, je suis heureux ! Je vais être distant et superbe, avec des bas jaunes et des jarretières croisées, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Jupiter, et vous, mon étoile, soyez loués. - Ah Il y a un post-scriptum  
*il lit Tu ne peux pas ne pas savoir qui je suis. Si tu acceptes mon amour, fais le moi connaître par ton sourire ; tes sourires te vont si bien. Aussi, en ma*

*présence souris toujours, mon doux aimé, je t'en prie.*

Zeus, je te remercie ! Je vais sourire, je vais faire tout ce que tu voudras que je fasse.

*il sort*

**Fabian**

Je ne donnerai pas ma part de cette escroquerie, même pour une rente de mille livres sur le compte du Shah de Perse.

**Sir Toby**

Je serais capable d'épouser cette bonne-femme après un coup pareil.

**Sir Andrew**

Moi aussi, tout à fait.

**Sir Toby**

Et je ne lui demanderais pas de dot, sauf un tour du même genre.

*entre Maria*

**Sir Andrew**

Moi aussi, tout à fait.

**Fabian**

Voici venir ma noble entourloupeuse.

**Sir Toby**

Veux-tu consommer ton triomphe, et mettre ton pied sur ma nuque.

**Sir Andrew**

Moi aussi, sur la mienne ?

**Sir Toby**

Veux-tu que je joue ma liberté aux dés, et que je devienne ton esclave ?

**Sir Andrew**

Et moi aussi, par ma foi ?

**Sir Toby**

Ah ! Tu l'as enfermé dans un rêve, quand ses images se seront effacées, il deviendra fou.

**Maria**

Non, dites-moi vraiment, ça lui a fait de l'effet ?

**Sir Toby**

Comme de l'eau-de-vie sur une sage-femme.

**Maria**

Eh bien, si vous voulez en voir les fruits, surveillez sa première apparition devant madame : il va venir à elle avec des bas jaunes, et c'est une couleur qu'elle déteste ; avec des jarretières croisées, et c'est une mode qu'elle exècre ; et il va lui faire des sourires, dans la mélancolie où elle est, ça ne peut que tourner vinaigre, il y a de la disgrâce dans l'air. Si vous voulez voir ça, suivez-moi.

**Sir Toby**

Jusques aux portes de l'Enfer, génial petit démon.

**Sir Andrew**

Moi aussi, je viens.  
*Ils sortent*

*Acte III*  
*scène I*

*le jardin d'Olivia*  
*Entrent VIOLA, et FESTE il joue du tambourin et de la flûte*

**Viola**

Dieu vous garde, mon ami, toi et ta musique ! Tu gagnes ta vie avec un tambourin ?

**Feste**

Non, monsieur, je vis avec l'aide de l'église.

**Viola**

Tu es prêtre ?

**Feste**

Pas du tout, monsieur. J'habite à côté de l'église, car je vis dans ma maison, or ma maison est adossée à l'église, donc je vis avec l'aide de l'église

**Viola**

Alors tu serais en droit de dire que le roi couche avec une mendicante, si la mendicante ne dort pas loin de son palais ; ou que l'église s'appuie sur ton tambourin, si ton tambourin est posé contre elle.

**Feste**

Vous l'avez dit, monsieur. Quelle époque ! Aux jours d'aujourd'hui, pour un esprit vif, une phrase ça n'est rien d'autre qu'un gant de chevreau - on la retourne du mauvais côté en un rien de temps.

**Viola**

Oui, c'est sûr : ceux qui jouent joliment avec les mots vous les renversent en un clin d'œil.

**Feste**

Conséquemment je souhaiterais que ma sœur n'ait pas de nom.

**Viola**

Et pourquoi ça, compère ?

**Feste**

Parce que, monsieur, son nom c'est un mot, et si on le renverse, c'est ma sœur qu'on culbute. Mais pour dire la vérité, les mots sont devenus de véritables serpents depuis que les contrats les ont déshonorés.

**Viola**

Explique-toi, compère.

**Feste**

Ma foi, monsieur, je ne peux pas vous expliquer ça sans me servir des mots, et les mots sont tellement devenus menteurs que ça me répugne de m'en servir pour vous les expliquer.

**Viola**

Pour sûr, tu es un sacré farceur, et tu te fiches du quart comme du reste.

**Feste**

Non pas, monsieur, je tiens à certaines choses : mais, sérieusement, monsieur, je ne suis pas lié à vous, ce qui est ne pas tenir à vous, ou si vous voulez ne tenir à rien : ainsi, monsieur, ça, ça devrait vous rendre invisible.

**Viola**

Tu es bien le bouffon de Lady Olivia ?

**Feste**

Certainement pas, monsieur, Lady Olivia vit sans la moindre fantaisie. Elle n'entretiendra de fou que lorsqu'elle sera mariée, et les bouffons sont aux maris ce que les sardines sont aux harengs : le mari est beaucoup plus copieux, c'est tout. Je ne suis pas son fou, en vérité, mais son corrupteur de mots.

**Viola**

Je t'ai vu, il n'y a pas longtemps, chez le Comte Orsino.

**Feste**

La folie, monsieur, tourne tout autour de la terre, comme le soleil : elle éclaire le monde. Je serais tout à fait fâché si le fou et la folie ne pouvaient visiter votre maître aussi souvent qu'ils visitent ma maîtresse. Je crois bien y avoir rencontré Votre Sérénissime Sagesse.

**Viola**

Oh, si tu t'en prends à moi, je quitte la place. Tiens, voici pour tes frais.  
*elle lui donne une pièce*

**Feste**

Bien ! Que Zeus, lors de ses prochaines livraisons, te fournisse une barbe.

**Viola**

Par ma foi, je te le confesse, ça me rend malade de ne pas en avoir une - *a parte* et je ne tiens pas du tout à voir ça pousser sur mon menton. Est-ce que ta maîtresse est chez elle ?

**Feste**

Est-ce que vous ne pensez pas qu'un couple de ces petites choses-là pourrait faire des petits ?

**Viola**

Oui, pourvu qu'on les garde bien ensemble, et qu'on les mette au travail.

**Feste**

Je voudrais être le seigneur Pandarus de Phrygie, monsieur, et mener la belle Cressida à son cher Troilus.

**Viola**

Je vous comprends, monsieur, c'est bien mendié.

*elle lui donne une autre pièce*

**Feste**

Ce n'est pas exploit, monsieur, je crois, que de mendier une mendiante, puisque Cressida a été mendiante, elle aussi. Madame est chez elle, monsieur. Je vais leur dire d'où vous venez ; qui vous êtes et ce que vous cherchez, tout cela n'est pas de ma sphère - je devrais dire de mes "affaires", mais c'est un mot qu'on utilise un peu trop en ce moment.

*Il sort*

**Viola**

Ce garçon est assez sage pour jouer les fous,  
Et pour bien le faire, il lui faut un esprit bien particulier :  
Il doit étudier l'humeur des gens qu'il brocarde,  
La qualité des personnes, saisir l'instant,  
Et comme le faucon sauvage, savoir apprécier le moindre volatile  
Qui lui passe sous le bec. C'est un exercice  
Qui demande autant de travail que le métier de sage :  
Car la sagesse avec laquelle il déploie sa folie le rend tout à fait civil ;  
En revanche, quand ils font les fous, les sages deviennent de véritables imbéciles.

*entrent Sir Toby et Sir Andrew*

**Sir Toby**

Dieu vous garde, gentilhomme.

**Viola**

Et vous aussi, monsieur.

**Sir Andrew**

God save you, sir

**Viola**

And you : your servant, sir.

**Sir Andrew**

Je l'espère bien, monsieur, et je suis le vôtre.

**Sir Toby**

Allez-vous attaquer la maison ? Ma nièce serait ravie de vous y voir, si vos affaires vous conduisent à elle, bien entendu.

**Viola**

Mon sort est lié à celui de votre nièce, monsieur ; je veux dire qu'elle est la destination de mon voyage.

**Sir Toby**

Essayez un peu vos jambes, monsieur, et mettez-les en action.

**Viola**

Mes jambes me soutiennent, monsieur, mais je ne soutiendrai pas que je comprends ce que vous me dites quand vous me demandez de les essayer.

**Sir Toby**

Je veux dire, avancer, monsieur, entrer.

**Viola**

Je vais vous répondre par une avancée et une entrée ; mais nous avons été devancés

*.Entrent Olivia et Maria*

Dame incomparable et parfaite, que les cieux fassent sur vous pleuvoir tous les parfums de la terre.

**Sir Andrew**

Ce jeune homme est un courtisan d'une espèce rare : pleuvoir tous les parfums de la terre - eh bien !



**Viola**

Ce que j'ai à dire, madame, n'a de voix que pour votre très subtile et très bienveillante oreille.

**Sir Andrew**

Parfums, subtile, bienveillante, je m'en resservirai.

**Olivia**

Fermez la porte du jardin, et laissez-moi à mon audience.  
*Exeunt Sir Toby, Sir Andrew et Maria*  
Donnez-moi votre main, monsieur.

**Viola**

Mes devoirs, madame, et mon humble respect.

**Olivia**

Quel est votre nom ?

**Viola**

Césario, est le nom de votre serviteur, belle princesse.

**Olivia**

Mon serviteur, monsieur ? La joie s'est retirée de ce monde  
Depuis que la fausse humilité s'est élevée au rang des compliments.  
Vous êtes le serviteur du Comte Orsino, jeune homme.

**Viola**

Et il est le vôtre, et ce qui est sien doit être vôtre :  
Le serviteur de votre serviteur est votre serviteur, madame.

**Olivia**

Pour ce qui est de lui, je n'y songe même pas ; quant à ses pensées,

Je préférerais qu'elles soient creuses, plutôt que pleines de ma personne.

**Viola**

Madame, je suis venue éveiller vos douces pensées  
En sa faveur.

**Olivia**

Oh, je vous prie, permettez ;  
Je vous ai dit de ne plus me parler de lui.  
Mais si vous vouliez défendre une autre cause,  
Je vous écouterai avec plus de plaisir  
Encore que je n'écouterai la musique des étoiles.

**Viola**

Charmante demoiselle-

**Olivia**

Pardonnez, s'il vous plaît. Je vous ai fait envoyer,  
Après l'apparition où vous m'avez ensorcelée,  
Une bague pour vous retenir. En faisant cela, je me suis trompée  
Moi-même, j'ai trompé mon serviteur, et je le crains, je vous ai trompé vous aussi.  
Je me suis mise à la merci de la rigueur de vos jugements  
En vous obligeant, par une ruse honteuse,  
A recevoir un objet que vous saviez bien ne pas être à vous. Qu'avez-vous pu imaginer ?  
Ne vous êtes-vous pas représenté mon honneur comme un ours attaché à un pieu  
Déchiré par les mâchoires des molosses du désir  
D'un cœur tyrannique. J'en ai trop montré

Pour quelqu'un d'aussi délié que vous ;  
c'est un voile de deuil qui emprisonne  
mon cœur,  
Et non une poitrine de chair. Bon, je  
vous écoute, parlez.

**Viola**

Je vous plains.

**Olivia**

C'est un pas vers l'amour.

**Viola**

Non pas, vous vous trompez ; par  
exemple il est très commun  
Que nous ayons de la pitié pour nos  
ennemis.

**Olivia**

Eh bien, il me semble qu'il est temps  
de sourire à nouveau.  
Pauvre monde ! Comme on est  
orgueilleux quand on est démuné.  
S'il faut être une proie, comme on  
préfère  
Être celle du lion plutôt que celle du  
loup ! *L'horloge sonne*  
L'horloge me reproche le temps qui  
passe.  
Ne craignez rien, jeune homme, je ne  
vous retiens pas.  
Et pourtant, quand esprit et jeunesse  
vous seront mûrs,  
A coup sûr, celle qui vous épousera  
récoltera un très bon époux.  
Voici votre chemin, droit vers le  
crépuscule.

**Viola**

Alors vers le palais !  
Que la grâce et la paix de l'esprit vous  
accompagnent, Madame.  
Madame, vous n'avez rien que je  
puisse transmettre à mon maître ?

**Olivia**

Reste !

Je t'en prie, dis-moi ce que tu penses  
de moi.

**Viola**

Que vous croyez ne pas être ce que  
vous êtes.

**Olivia**

Soit, et je le pense aussi de toi.

**Viola**

Alors vous pensez juste ; je ne suis pas  
ce que je suis.

**Olivia**

Je voudrais que tu sois ce que je  
voudrais que tu sois.

**Viola**

Serait-ce mieux, madame, que ce que  
je suis ?  
Je devrais souhaiter qu'il en soit ainsi,  
car en ce moment, je sens que je ne  
suis que l'objet de vos moqueries.

**Olivia a parte**

Qu'un si grand mépris a de splendeur  
Sur sa lèvre irritée par le dédain et la  
colère.  
La faute du meurtrier ne se trahit pas  
plus vite  
Que l'amour qui voudrait rester secret.  
La nuit de l'amour est un jour éclatant.  
Césario, par les roses du printemps,  
Par la virginité des femmes, par  
l'honneur, par la vérité, par tout ce qui  
est,  
En dépit de ta fierté, je t'aime, tant  
Que ni esprit ni raison ne sauront  
jamais cacher mon amour.  
Ne va pas te persuader que puisque  
c'est moi qui te courtise,  
Te voilà réduit au silence.  
Mais considère plutôt ceci :

L'amour que l'on cherche est bon,  
mais celui que l'on trouve est meilleur  
encore.

**Viola**

Par l'innocence je le jure, et par ma  
jeunesse,  
Je n'ai qu'une âme, qu'un cœur et  
qu'une parole,  
Et de cela aucune femme ne dispose ;  
et jamais  
Aucune n'en disposera, que moi.  
Ainsi, respectable Lady, adieu ; jamais  
Plus je ne reviendrai pleurer les larmes  
de mon maître.

**Olivia**

Reviens quand même ; à ce cœur qui  
pour l'instant le déteste  
Peut-être parviendras-tu à rendre  
aimable son amour.

*elles sortent*

*Acte III  
scène 2*

*la maison d'Olivia*

*Entrent SIR TOBY, SIR ANDREW,  
et FABIAN*

**Sir Andrew**

Non, sacré nom d'un chien, je ne  
resterai pas une minute de plus.

**Sir Toby**

Pour quelle raison, mon petit  
champignon vénéneux, dis-le nous.

**Fabian**

Sir Andrew, vous devez nous dire vos  
raisons.

**Sir Andrew**

Morbleu, j'ai vu votre nièce montrer  
au serviteur du Comte plus de faveur  
qu'elle ne m'en a jamais accordée, à  
moi. Je l'ai vue, dans le verger.

**Sir Toby**

Dis-moi, mon vieil ami, est-ce qu'elle  
t'a vu en même temps? Parle.

**Sir Andrew**

Aussi clairement que je vous vois.

**Fabian**

C'est une grande preuve d'amour  
qu'elle vous a donnée.

**Sir Andrew**

Jour de Dieu ! Vous me prenez pour  
un âne ?

**Fabian**

Je vais vous en prouver le bien-fondé,  
monsieur, à défaut de véracité, sous le  
serment de légitimité de l'entendement  
et de la raison.

**Sir Toby**

Qui étaient, tous deux, grands  
magistrats, bien avant que Noé ne se  
lance dans la navigation.

**Fabian**

Elle s'est montrée favorable à ce jeune  
homme, sous vos yeux, uniquement  
pour vous exaspérer, pour réveiller  
votre bravoure qui était endormie  
comme un loir, pour mettre le feu à  
votre cœur, pour remplir votre foie de  
poudre à canon. Alors, vous auriez dû  
l'accoster, et par quelques saillies,  
pleines d'une ironie aussi brillante  
qu'une pièce qu'on vient de frapper,  
réduire le jeune homme au silence le  
plus complet. Voilà ce qu'on attendait  
de vous, et voilà ce que vous n'avez

pas fait. Vous avez laissé le temps délayer tout l'or de la chance qui vous était offerte, et vous voici naviguant plein nord, vers les contrées les plus glacées de l'estime de madame ; vous y resterez congelé, comme un glaçon pris dans la barbe d'un navigateur hollandais, à moins que vous n'effaciez cela par un admirable exploit, de bravoure ou de ruse.

**Sir Andrew**

Quoique ce soit, ce sera la bravoure, ce ne sera pas la ruse : je hais l'intrigue ; j'aimerais autant être puritain professionnel que politicien.

**Sir Toby**

Bien, alors, construis-nous ce bonheur sur la bravoure. Provoque-moi en duel le gamin du Comte ; poignarde-le à onze endroits différents : ma nièce appréciera ; sache bien qu'aucun entremetteur, en amour, au monde, ne peut trouver meilleure recommandation pour un soupirant auprès d'une femme, que la réputation de courage et de bravoure.

**Fabian**

C'est le seul moyen, Sir Andrew.

**Sir Andrew**

Lequel de vous deux ira signifier mon défi ?

**Sir Toby**

Vas-y, écris d'une main martiale. Sois féroce et bref : il n'est pas nécessaire d'être astucieux, ça doit être expressif et bien rempli. Insulte-le autant que tu le peux, par écrit. Tutoie-le deux ou trois fois, ça n'est pas mal ça. Accumule les mensonges, autant que ta feuille peut en contenir. Prends-la grande, de quoi envelopper un

éléphant, et couvre-la de mensonges et d'insultes. Au travail. Mets le fiel le plus noir dans ton encre. Même une plume d'oie fera l'affaire, c'est sans importance. Au travail.

**Sir Andrew**

Où est-ce que je vous retrouverai ?

**Sir Toby**

Nous irons te chercher dans ton réduit. File.

*Exit Sir Andrew*

**Fabian**

Ce mannequin vous est cher, Sir Toby.

**Sir Toby**

C'est moi qui lui coûte cher, mon gars, au bas mot deux mille ducats.

**Fabian**

Il va nous faire une lettre merveilleuse - mais vous n'oserez pas la remettre.

**Sir Toby**

Vous n'avez pas confiance ? Je ferai tout ce que je pourrai pour avoir une réponse du jeune homme. Ce ne sera pas simple. Il me semble que même si on les tirait avec des bœufs et des câbles on aurait bien du mal à les faire se battre. Pour Sir Andrew : vous l'éventrez, si vous lui trouvez assez de sang dans le foie pour coller une patte de mouche, je m'engage à déguster le reste de la carcasse.

**Fabian**

Et l'autre, le gamin, on ne peut pas dire qu'il ait l'air féroce.

*entre Maria*

**Sir Toby**

Ah, voici le dernier moineau de la couvée.

**Maria**

Si vous voulez vous assouplir la rate, et vous étouffer de rire, suivez-moi. Ce benêt de Malvolio a tourné au paganisme, un véritable apostat ; qui craint la damnation ne peut donner dans des invraisemblances aussi épaisses. Il a mis des bas jaunes !

**Sir Toby**

Et des jarretières croisées ?

**Maria**

Du plus vilain effet : comme un de ces vieux pédagogues qui fait encore classe dans les églises. Je l'ai suivi comme son assassin. Il donne dans le piège à la lettre, point par point. Son sourire permanent a buriné son visage ; on dirait la nouvelle carte du monde avec les Indes et toutes les voies maritimes en plus : on n'a jamais rien vu de pareil ! J'ai failli le gifler. Je suis certaine que madame, elle, elle ne pourra pas se retenir. Si elle lui donne une gifle, il sourira de plus belle, en prenant ça pour un hommage.

**Sir Toby**

Allons le voir, conduis-nous, nous te suivons.

*ils sortent*

*Acte III*  
*scène 3*

*dans la rue*  
*Entrent SEBASTIAN et ANTONIO*

**Sebastian**

J'aurais voulu vous épargner tous ces ennuis,  
Mais puisque vous vous faîtes un plaisir de vos embarras,  
Je ne vous dirai plus rien.

**Antonio**

Je n'ai pas pu vous laisser aller seul.  
Mon désir,  
Plus aiguisé qu'un éperon d'acier, m'a forcé de vous suivre. :  
Pas seulement pour l'amour de vous voir ( rien que pour cela  
J'aurais fait un voyage beaucoup plus long encore)  
Mais j'étais angoissé de ce qui aurait pu vous arriver en chemin ;  
Ignorant comme vous l'êtes de ces contrées qui pour un étranger  
Sans guide et sans ami, se montrent souvent  
Rudes et inhospitalières. Mon inclination pour vous,  
Doublée de mes craintes,  
M'ont déterminé à vous suivre et à vous rattraper.

**Sebastian**

Mon aimable Antonio,  
Je ne peux rien vous donner en retour, si ce n'est des mercis,  
Et des mercis et toujours des mercis ;  
bien souvent les services d'ami  
Ne sont récompensés que par ce genre de fausse monnaie que sont les remerciements :  
Si ma fortune égalait ma reconnaissance, ma gratitude serait plus convaincante. Que faisons-nous ?

Si nous allions visiter les merveilles de cette cité ?

**Antonio**

Demain, monsieur ; il vaudrait mieux trouver d'abord de quoi vous loger.

**Sebastian**

Je ne suis pas fatigué, et la nuit est encore loin.  
Si vous voulez, nous allons plutôt nous satisfaire les yeux  
Des monuments anciens et des curiosités  
Qui font le renom de cette ville.

**Antonio**

Vous allez devoir m'excuser :  
Je ne peux pas me promener dans ces rues sans danger.  
Un jour, dans un combat avec les galères du Comte,  
J'ai réussi quelques coups d'éclat  
Qu'on me ferait payer cher si on réussissait à me mettre la main dessus.

**Sebastian**

Je suppose que vous avez massacré un grand nombre de ses gens.

**Antonio**

Non, l'injure n'est pas aussi sanglante,  
Encore que, vu les circonstances et la nature de la querelle  
Ça aurait pu en venir là.  
Les choses auraient pu s'arranger en restituant  
Le butin que nous leur avons pris ;  
dans l'intérêt du commerce  
La plupart des citoyens de notre ville s'y sont soumis. Je suis le seul à m'y être refusé  
C'est pour ça que, si on m'attrape,  
Je le paierai très cher.

**Sebastian**

Ne vous faîtes pas trop voir, alors.

**Antonio**

Ce ne serait pas très bon, en effet.  
Prenez, monsieur, voici ma bourse.  
Dans les faubourgs, au sud, à l'auberge  
de l'Eléphant,  
C'est le meilleur endroit. Je retiendrai  
notre repas  
Pendant que vous vous promènerez, et  
que vous contenterez votre curiosité  
En regardant la ville. Vous me  
retrouverez là-bas.

**Sebastian**

Pourquoi me donner votre bourse ?

**Antonio**

Peut-être vous tomberez sur quelque  
babiole  
Qui vous fera envie : et vous n'êtes pas  
vraiment  
En fond pour les futilités, en ce  
moment, monsieur.

**Sebastian**

Je serai votre trésorier ; j'en ai pour  
une heure.

**Antonio**

A l'Eléphant.

**Sebastian**

Je n'ai pas oublié.  
*ils sortent séparément*

*Acte III*  
*scène 4*

*la maison d'Olivia*  
*Entrent OLIVIA et MARIA*

**Olivia a parte**

Je l'ai fait chercher, il a dit qu'il viendrait.  
Comment lui faire plaisir ? Qu'est ce que je vais lui offrir ?  
La jeunesse s'achète, plus souvent qu'elle se prête, ou qu'elle se donne.  
Je parle trop fort.  
à *Maria* Où est Malvolio ? Il est toujours lugubre et bien poli,  
C'est le serviteur idéal, qui convient à ma tristesse.  
Où est Malvolio ?

**Maria**

Il arrive, madame, mais il est bizarre.  
Il est devenu fou, madame, c'est sûr.

**Olivia**

Quoi, qu'y a-t-il, il divague ?

**Maria**

Non madame, il n'arrête pas de sourire. S'il vient, Votre Seigneurie devrait garder quelqu'un auprès d'elle, il est malade, c'est certain.

**Olivia**

Va le chercher.  
*entre Malvolio, en jarrettières croisés et en bas jaunes*  
Si la folie de tristesse et la folie de joie sont bien les mêmes,  
Je suis aussi folle que lui.  
Hé bien, Malvolio ?

**Malvolio**

Hé bien, charmante miladie.

**Olivia**

Tu souris ? Je t'ai fait appeler pour une affaire très grave.

**Malvolio**

Grave, miladie ? Je peux être grave.  
Ça empêche la circulation, voyez-vous, ces jarrettières croisées, mais c'est sans importance. Si cela ravit l'œil d'une personne, je m'en tiendrai à ce sonnet, tout à fait certain : "Si tu plais à l'une, tu plairas à toutes"

**Olivia**

Eh bien mon ami, quelque chose ne va pas ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

**Malvolio**

Il y a du jaune sur mes jambes, mais il n'y a aucune ténèbre dans mon esprit.  
Ça lui est tombé, n'est-ce pas, dans les mains, et il a fait tout ce qui était écrit.  
Je crois que nous la connaissons cette écriture, cette belle romaine.

**Olivia**

Veux-tu aller au lit, Malvolio ?

**Malvolio**

"Au lit, oh oui, mon cœur, nous ferons des folies."  
*il lui envoie un baiser du bout des doigts*

**Olivia**

Que Dieu t'assiste ! Pourquoi ce sourire, et pourquoi tu t'embrasses tout le temps la main ?

**Maria**

Comment allez-vous, Malvolio ?

**Malvolio**

Dois-je lui répondre ? Oui, le chant délicat du rossignol répond parfois aux cris gutturaux des choucas.

**Maria**



Pourquoi faire l'effronté devant madame, c'est ridicule?

**Malvolio**

"ne crains point la grandeur"  
exactement ce qui était écrit.

**Olivia**

Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

**Malvolio**

"certains naissent grands"

**Olivia**

Hein ?

**Malvolio**

"D'autres la conquièrent "

**Olivia**

Qu'est-ce que tu dis ?

**Malvolio**

" et d'autres encore s'en voient revêtir malgré eux "

**Olivia**

Que le ciel te vienne en aide.

**Malvolio**

"Rappelle-toi celle qui fit l'éloge de tes bas jaunes"

**Olivia**

"Tes bas jaunes" ?

**Malvolio**

" et qui a souhaité toujours te voir en jarrettières croisées "

**Olivia**

" en jarrettières croisées" ?

**Malvolio**

" Allons, ta fortune est faite - si tu le veux bien "

**Olivia**

Une fête, quelle fête ?

**Malvolio**

" Si non, que je te voie pour toujours domestique "

**Olivia**

Bon ! Il est devenu complètement fou : le soleil lui a tapé sur la tête.

*entre un serviteur*

**Le serviteur**

Madame, le jeune gentilhomme du Comte Orsino est ici. J'ai eu grand peine à le ramener. Il attend le bon plaisir de votre Seigneurie.

**Olivia**

Je vais aller le voir. *exit le serviteur*

Ma bonne Maria, il faut prendre soin de notre pauvre ami. Où est mon cousin Toby ? Que plusieurs d'entre vous s'occupent spécialement de lui ; pour la moitié de mon douaire, je ne voudrais pas qu'il lui arrive malheur. *exit Olivia et Maria*

**Malvolio**

Ah ah, commencerait-on à m'apprécier ? Pas moins que Sir Toby pour s'occuper de moi ! Cela va exactement dans le sens de la lettre : elle me l'envoie exprès, pour que je le malmène, comme elle me l'a écrit, dans sa lettre. ", *défais-toi de ton humble apparence*" dit-elle ", *et apparais sous un jour nouveau. Sois désagréable avec un parent, arrogant avec les domestiques. Que ta langue goûte des discours de l'Etat. Prends soin d'affecter l'excentricité*". et

subséquemment de m'indiquer la manière : un visage grave, une démarche imposante, un parler lent, les dehors d'une personne de marque, et ainsi de suite. Je l'ai capturée, je l'ai prise à la glu, non ! c'est Zeus qui a tout fait, que Zeus me remplisse de gratitude. Et tout à l'heure, quand elle est partie "Qu'on prenne soin de notre ami". Ami! - Pas Malvolio - non - pas de titre - non "ami". Oui ! tout s'accorde, tout concorde, pas une once, pas le grain d'un grain d'un obstacle, d'une difficulté, d'un doute, d'une équivoque - que dire ?- rien qui puisse s'interposer entre moi et les vastes espaces de mes espoirs. Oui, c'est Zeus, et non moi, qui est l'artisan de toutes ces choses, grâce lui soient rendues.

*entrent Sir Toby, Fabian et Maria*

**Sir Toby**

Où est-il passé ? Par tous les saints ? Même si tous les diables de l'enfer se sont réduits en miniatures pour se glisser en lui, et que c'est Légion en entier et en personne qui le possède, je lui parlerai.

**Fabian**

Le voici, le voici. Comment allez-vous, monsieur ? Comment allez-vous, mon ami ?

**Malvolio**

Dégagez, je vous congédie. Laissez-moi jouir de mon privé. Dégagez.

**Maria**

Voyez, vous entendez comment la voix du malin résonne en lui. Je vous l'avais dit. Sir Toby, madame vous prie de veiller sur lui.

**Malvolio**

Aha, c'est ce qu'elle a dit ?

**Sir Toby**

Allons-y, allons-y. Doucement, doucement, nous devons nous y prendre doucement. Laissez-moi faire. Comment ça-va, Malvolio ? Est-ce que tout va bien ? Eh bien, mon ami, ne vous laissez pas aller, vous devez combattre le démon. C'est l'ennemi du genre humain, vous le savez !

**Malvolio**

Est-ce que vous savez ce vous dîtes ?

**Maria**

Voyez, voyez comme il prend ça à cœur quand vous dîtes du mal du diable. Mon dieu ! Pourvu qu'il ne soit pas envoûté.

**Fabian**

Il faut faire porter ses urines à la rebouteuse.

**Maria**

Oui-da, je vous promets que ce sera fait dès demain matin, si je ne suis pas morte d'ici-là. Madame ne voudrait pas le perdre pour un empire.

**Malvolio**

Qu'est-ce à dire, greluche ?

**Maria**

Oh mon Dieu !

**Sir Toby**

Ne vous affolez pas, je vous en prie, ce n'est pas comme ça qu'il faut faire. Vous l'énervez. Laissez-moi faire.

**Fabian**

La douceur, c'est le seul moyen, doucement, doucement : les forces du démon sont très brutales, et on ne peut les traiter brutalement.

**Sir Toby**

Eh bien mon petit poulet ? Comment te sens-tu mon petit lapin ?

**Malvolio**

Monsieur !

**Sir Toby**

Petit, petit, petit, viens mon poussin, viens. Ecoutez, mon cher, un homme de votre importance ne peut pas jouer aux billes avec Satan. Etranglez le Fourchu.

**Maria**

Faites-lui dire ses prières, mon doux Sir Toby, faites-le prier.

**Malvolio**

Mes prières, pétasse.

**Maria**

Non, je vous le dis, il ne veut plus entendre la sainte parole.

**Malvolio**

Allez tous vous faire pendre. Frivoles et vains que vous êtes, je ne suis pas de votre monde. Vous en saurez davantage, plus tard.  
*il sort*

**Sir Toby**

Est-ce possible ?

**Fabian**

Si on nous montrait ça, aujourd'hui, sur une scène de théâtre : je dirais que c'est exagéré.

**Sir Toby**

Notre stratagème lui a empoisonné l'âme, mon cher.

**Maria**

Oui, ne le lâchons pas, sinon ça risque de s'éventer et de se gâter.

**Fabian**

Oui, mais nous allons le rendre fou pour de bon.

**Maria**

La maison n'en sera que plus tranquille

**Sir Toby**

Venez, nous allons le soigner comme on soigne les fous : le ligoter et l'enfermer dans une chambre noire. Ma nièce est déjà parfaitement persuadée qu'il est devenu fou. Nous pourrons ainsi continuer notre affaire, pour notre plaisir et pour sa pénitence, jusqu'à ce que notre amusement soit fatigué et nous souffle de prendre le drôle en pitié ; alors nous ferons citer notre malice à la barre, nous la rendrons publique, et nous te ferons couronner première aliéniste du royaume. Mais voyez, mais voyez !  
*entre Sir Andrew*

**Fabian**

En voici d'une autre cuvée !

**Sir Andrew**

Voici le cartel, lisez-le : je vous garantis que c'est rempli de poivre et de vinaigre.

**Fabian**

C'est épicé à ce point-là ?

**Sir Andrew**

Ah oui ! Garanti. Mais, lisez.

**Sir Toby**

Donnez-moi ça.

*il lit "Jeune homme, d'où que tu viennes, tu n'es qu'un voyou"*

**Fabian**

Audacieux ! Bien!

**Sir Toby**

*"Ne sois pas surpris, et ne cherche pas mes raisons, parce que je ne t'en donnerai pas"*

**Fabian**

Très astucieux, ça évite la diffamation et ça vous met à l'abri des foudres de la loi.

**Sir Toby**

*"Tu viens chez Lady Olivia, sous mes yeux elle te traite avec des gentilleses. Mais tu mens par la gorge, ce n'est pas la raison de mon défi."*

**Fabian**

Très concis, et débordant de bon sens - *a parte*- sens dessus-dessous.

**Sir Toby**

*"Je te tendrai une embuscade quand tu rentreras chez toi, et si tu as la chance de me tuer-"*

**Fabian**

Bien.

**Sir Toby**

*"tu me tueras comme un voyou et un salopard"*

**Fabian**

Vous vous tenez toujours sous le vent de la loi : très bien.

**Sir Toby**

*"Porte-toi bien, et que Dieu reçoive dans sa miséricorde l'une de nos*

*âmes. Il se peut que ce soit la mienne. Mais j'espère que non, aussi prends garde à toi.*

*Ton ami si longtemps que tu le voudras, et ton ennemi juré.*

*Andrew Aguecheek" Si cette lettre ne le transporte pas, c'est que ses jambes en sont incapables. Je la lui remettrai.*

**Maria**

C'est le moment, c'est l'instant. Il est en conversation avec madame, et il ne va pas tarder à partir.

**Sir Toby**

File, Sir Andrew. Embusque-toi dans un coin du jardin, et surveille-le-moi comme un presse-purée qui va saisir un débiteur. Aussitôt que tu le vois, dégaine, et en même temps que tu dégaines, jure affreusement, parce que souvent un blasphème horrible, lancé à la bravache, d'une voix tonitruante, donne une preuve de virilité bien meilleure qu'aucune autre démonstration. Vas-y.

**Sir Andrew**

Pour ce qui est de jurer, je suis le meilleur.  
*il sort*

**Sir Toby**

Maintenant, il est hors de question que je remette sa lettre : le jeune homme se conduit comme quelqu'un de subtil et de fort bonnes manières. Qu'il fasse l'intercesseur entre son maître et ma nièce ne fait que nous le confirmer. En conséquence cette lettre, parfaitement idiote, ne lui fera absolument pas peur. Il verra qu'elle vient d'un crétin. Mon cher, je transmettrai le défi de vive voix; je vais doter Aguecheek d'une solide réputation de vaillance et j'amènerai le jeune homme - jeunesse

aidant ça ne pourra que réussir - à se faire l'idée la plus effrayante de sa rage, de sa force, de sa fureur et de son impétuosité. Ils vont avoir une telle terreur l'un de l'autre qu'ils se tueront mutuellement du regard, comme des basilics.

*entrent Olivia et Viola*

**Fabian**

Le voici, avec votre nièce. Laissons la place, jusqu'à ce qu'il s'en aille, et aussitôt, abordez-le.

**Sir Toby**

Pendant ce temps-là, je vais concocter le plus abominable des défis.

*exeunt Sir Toby, Fabian et Maria*

**Olivia**

J'ai trop parlé à un cœur de pierre,  
Et ce que j'ai dit a exposé  
inconsidérément mon honneur.  
Il y a quelque chose en moi qui me reproche ma faute,  
Mais c'est une faute si forcenée, si têtue,  
Qu'elle se moque de tout reproche.

**Viola**

Votre passion vous conduit aussi durement  
Que le chagrin conduit mon maître.

**Olivia lui donnant un bijou**

Tenez, faites-moi la faveur de porter ce bijou, c'est mon portrait-  
Ne le refusez pas, il ne parle pas : il ne pourra pas vous fâcher-  
Je vous prie de revenir, demain.  
Demandez-moi ce que vous voulez, je ne saurais rien vous refuser ;  
Hors mon honneur de femme, que voulez-vous que je vous offre ?

**Viola**

Rien, que ceci : votre amour sincère pour mon maître.

**Olivia**

Comment, en tout honneur, puis-je lui donner ce que  
Je vous ai déjà offert.

**Viola**

Je vous en tiendrai pour quitte.

**Olivia**

Allons, reviens demain. Au revoir  
Un diable de ton espèce pourrait entraîner mon âme au fond des enfers.

*elle sort*

*entrent Sir Toby et Fabian*

**Sir Toby**

Gentleman, Dieu te protège

**Viola**

Vous de même, monsieur.

**Sir Toby**

Prends garde, et prépare-toi. Je ne sais pas quelle est la nature des torts que tu lui as infligés, mais ton adversaire est plein de haine et de mépris ; il est assoiffé de sang comme le chasseur et il t'attend au fond du jardin. Arrache ton épée hors de son fourreau, fais vite, ton assaillant est rapide, habile, et mortel.

**Viola**

Vous vous trompez, monsieur, je suis certain que personne n'a de querelle avec moi. Ma mémoire est tout à fait claire et nette : je n'ai aucun souvenir d'aucune offense faite à quiconque.

**Sir Toby**

Vous allez voir qu'il en va tout autrement, je vous assure. Par conséquent, si vous tenez à votre vie,

soyez sur vos gardes, votre adversaire possède tout ce que peuvent donner à un homme la jeunesse, la force, l'adresse et la colère.

**Viola**

Dites-moi, monsieur, qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?

**Sir Toby**

Un chevalier, qui fut adoube d'une rapière sans gloire, pour des raisons civiles, mais dans un duel privé c'est un véritable démon. Il a fait divorcer trois âmes d'avecque trois corps, et sa rage est si implacable en ce moment, qu'elle n'aura de satisfaction que dans les affres de la mort et du tombeau. "En avoir ou pas" telle est sa devise, tue ou meurs.

**Viola**

Je m'en vais retourner sur mes pas, et demander une escorte à madame. Je ne me bats pas. J'ai entendu parler de ces gens qui cherchent querelle uniquement pour éprouver leur valeur. Je suppose qu'il s'agit de quelqu'un de ce style.

**Sir Toby**

Non. Monsieur. Son indignation procède d'une injure tout à fait réelle ; vous continuerez votre chemin, et vous lui donnerez satisfaction. Vous ne retournerez pas dans cette maison, à moins de vous battre avec moi, aussi certainement que vous vous battrez avec lui. Donc, soit vous avancez, soit vous sortez votre lame ; de toutes façons vous devrez vous battre, ou renoncer à porter l'épée.

**Viola**

Tout ceci est aussi incivil qu'étrange. Ayez la courtoisie, je vous prie, de demander au chevalier en quoi je l'ai offensé. C'est quelque chose qui m'a échappé, non pas quelque chose que j'ai fait à dessein.

**Sir Toby**

Soit, j'y vais. Signor Fabian, restez près de ce gentilhomme jusqu'à ce que je revienne.

*il sort*

**Viola**

Dites-moi, monsieur, êtes-vous au courant de cette histoire ?

**Fabian**

Je sais que le chevalier vous en veut, à mort, mais rien de plus.

**Viola**

Je vous en prie, dites-moi encore, quelle sorte d'homme est-il ?

**Fabian**

Rien dans son apparence, ne permet de deviner les incroyables prouesses dont il est capable et dont il semble que vous allez faire l'épreuve. C'est très exactement, monsieur, l'adversaire le plus habile, le plus sanguinaire, le plus fatal que vous puissiez rencontrer dans toutes les provinces d'Illyrie. Si vous voulez bien avancer jusqu'à lui, j'essaierai de faire votre paix.

**Viola**

Je vous en serai très obligée. Je suis plutôt quelqu'un à suivre un seigneur Prêtre plutôt qu'un seigneur Chevalier - je me soucie peu de la réputation de ma force à l'épée. *ils sortent entrent Sir Toby et Sir Andrew*

**Sir Toby**

Eh bien, mon cher, c'est un vrai démon de l'enfer, je n'ai jamais vu un tel monstre de guerre. J'ai fait une passe avec lui, épée, fourreau, et tout le fourbis : il m'a porté une botte mortifère, avec une rapidité ; imparable ; à la riposte, il touche aussi sûrement que votre pied touche le sol en marchant. On dit qu'il a été maître d'armes du Shah de Perse.

**Sir Andrew**

Vérole ! Je ne veux pas m'y frotter.

**Sir Toby**

Oui, mais on ne peut plus le calmer, c'est à peine si Fabian peut le retenir.

**Sir Andrew**

Peste, si j'avais pensé qu'il était si vaillant et si habile, je l'aurais envoyé se faire damner, plutôt que de le provoquer. Qu'il laisse tomber l'affaire, et je lui donne mon cheval, le Bidet gris.

**Sir Toby**

Je vais faire la proposition. Restez ici, faites bonne figure, tout ça se finira bien, personne ne va mourir. *a parte* Oui-da, je mènerai aussi bien ton Bidet gris que j'ai mené son maître.  
*entrent Fabian et Viola*  
*à part à Fabian* J'ai son cheval pour calmer les choses. Je lui ai persuadé que le gamin est le diable en personne.

**Fabian à part à Sir Toby**

Lui aussi s'en fait une idée épouvantable, il est tout pantelant, il est tout pâle comme s'il avait un ours sur ses talons.

**Sir Toby à Viola**

Pas de solution, monsieur, il veut se battre pour respecter son serment. Oui,

il a bien pesé son ressentiment, et il en a conclu qu'il n'est plus temps d'en discuter. Donc, dégainez, de façon à ce qu'il puisse s'en tenir à sa parole : il promet qu'il ne vous fera pas de mal.

**Viola a parte**

Prions ! Que Dieu me protège ! Il suffirait d'un rien pour que je leur dise à quel point je ne suis pas un homme.

**Fabian à Sir Andrew**

Abandonnez, si vous le voyez furieux.

**Sir Toby**

Allons, Sir Andrew, il n'y a aucun remède ; pour son honneur ce gentilhomme veut faire un assaut avec vous, il ne peut s'en dispenser, en vertu des règles du duel, mais il m'a donné sa parole : il ne vous fera pas de mal. Allons, en garde !

**Sir Andrew**

Prions Dieu qu'il tienne parole.  
*entre Antonio*

**Viola à part à Sir Andrew**

Je vous affirme que c'est contre ma volonté.  
*Sir Andrew et Viola tirent leurs épées*

**Antonio sortant son épée, à Sir Andrew**

Rengainez votre épée. Si ce jeune gentilhomme Vous a offensé, je prends la faute sur moi. Si c'est vous qui l'avez offensé, je vous défie pour lui.

**Sir Toby**

Vous, monsieur ? Pourquoi, qui êtes-vous ?

**Antonio**

Quelqu'un, monsieur, qui par amour  
pour lui osera contre vous  
Plus que vous pourriez l'entendre se  
vanter.

**Sir Toby** *sortant son épée*  
Parfait, si vous jouez les remplaçants,  
je suis votre homme.  
*entrent deux officiers de justice*

**Fabian**  
Oh brave Sir Toby, arrêtez. Voici des  
officiers de justice.

**Sir Toby à Antonio**  
Je serai à vous tout à l'heure.

**Viola à Sir Andrew**  
Je vous en prie, monsieur, rentrez  
votre épée s'il vous plaît.

**Sir Andrew**  
Oh oui, monsieur, et pour ce que je  
vous ai promis, je vous jure, je tiendrai  
parole. Il vous portera facilement, et  
vous verrez : il a la bouche fine, il obéit  
très bien.  
*Sir Andrew et Viola rengainent leurs armes*

**Premier officier**  
C'est lui, fais ton devoir.

**Second officier**  
Antonio, à la requête du duc Orsino, je  
t'arrête.

**Antonio**  
Vous faites erreur, monsieur.

**Premier officier**  
Non monsieur, pas du tout. Je  
reconnais bien votre visage  
Bien que vous ne portez pas de bonnet  
de marin.  
*au second officier* Emmène-le, il sait que  
je le connais.

### **Antonio**

Je dois me soumettre à *Viola* C'est en  
vous cherchant.  
Mais il n'y a rien d'autre à faire, je vais  
devoir rendre des comptes.  
Qu'allez-vous devenir maintenant que  
la nécessité  
M'oblige à vous redemander ma  
bourse ? Je suis plus chagriné  
Parce que je ne peux plus rien pour  
vous  
Que par ce qui m'arrive. Vous restez  
étonné,  
Mais reprenez confiance.

### **Second officier**

Par ici, monsieur.

### **Antonio à Viola**

Il faut que je vous redemande une  
partie de cet argent.

### **Viola**

Quel argent, monsieur ?  
Pour la grande bienveillance que vous  
m'avez montrée,  
Et aussi poussée par les ennuis où je  
vous vois,  
Je vais vous prêter quelque argent  
Du peu dont je dispose. Mes  
ressources sont très réduites.  
Je partage de moitié.  
Tenez *elle offre l'argent* c'est la moitié de  
tout ce que je possède.

### **Antonio**

Vous me reniez, à présent ?  
Est-il possible que mon dévouement  
Ne soit rien pour vous ? Ne  
m'accablez pas dans ma détresse,  
J'en perdrais la raison  
Jusqu'à vous reprocher les bontés  
Que j'ai eues pour vous.

### **Viola**



Mais je n'en connais aucune,  
 Je n'ai jamais entendu votre voix, je ne  
 vous ai jamais vu.  
 C'est l'ingratitude que je hais dans un  
 homme  
 Plus que le mensonge, la vanité,  
 l'ivrognerie bavarde,  
 Ou que tout autre vice dont la  
 puissante infection  
 Court dans notre sang si aisément  
 vulnérable.

**Antonio**

Oh cieux funestes !

**Second officier**

Avancez, monsieur, je vous en prie,  
 allons !

**Antonio**

Juste un mot. Ce jeune homme que  
 vous voyez ici,  
 Je l'ai aidé à s'arracher aux griffes de la  
 mort,  
 Je l'ai soigné avec toute la ferveur de  
 l'amour,  
 Conquis par son apparence, qui m'a  
 semblé promettre  
 Les plus grandes vertus, je lui ai voué  
 un véritable culte.

**Premier officier**

Et alors ? Pas de temps à perdre,  
 allons-y.

**Antonio**

Eh bien ! Voyez comment ce dieu se  
 transforme en idole méprisable !  
 Sebastian, tu as déshonoré la noblesse  
 qui se lit sur ton visage.  
 Dans la nature, tout est pureté, hors les  
 souillures de l'âme.  
 Aucune laideur, sauf celle du méchant.  
 La vertu est beauté ; mais le beau  
 visage des méchants

N'est qu'un ornement du diable sur un  
 corps sans âme.

**Premier officier**

Il perd la tête, emmenez-le. Allons,  
 avancez, monsieur.

**Antonio**

Emmenez-moi.  
*il sort avec les officiers*

**Viola à part**

Ses paroles jaillissent d'une passion si  
 violente  
 Qu'il semble persuadé de ce qu'il dit.  
 Que dois-je croire ?  
 Oh, mon imagination, dis-moi que c'est  
 la vérité, que c'est la vérité !  
 Que j'ai été confondue ici avec toi,  
 mon frère tant aimé.

**Sir Toby**

Par ici, chevalier, et toi aussi, Fabian.  
 Nous allons méditer deux ou trois  
 vérités très profondes, dans notre coin.  
*ils se tiennent à part*

**Viola**

Il a dit : Sebastian ; je vois dans mon  
 miroir  
 Mon frère toujours vivant. Trait pour  
 trait  
 J'y vois son visage ; et il allait  
 Toujours habillé comme je le suis :  
 mêmes couleurs, mêmes fantaisies,  
 En tout je lui ressemble. Oh, si c'est  
 vrai,  
 Les tempêtes sont bonnes, et les  
 vagues salées ont la douceur de  
 l'amour.  
*exit Viola*

**Sir Toby à Sir Andrew**

C'est un garçon malhonnête, un  
 misérable, plus trouillard qu'un lièvre.  
 Sa malhonnêteté, on l'a vue, quand il  
 a abandonné son ami dans le besoin,

quand il l'a renié. Quant à sa couardise, demandez à Fabian.

**Fabian**

Un couard, un couard, un couard : il en a fait sa religion.

**Sir Andrew**

Nom d'un chien, je le rattrape et je le rosse.

**Sir Toby**

Vas-y, cogne dessus, mais ne sors pas ton épée.

**Sir Andrew**

Ben voyons *il brandit son épée et sort*

**Fabian**

Allons voir la suite.

**Sir Toby**

Je parie tout ce qu'on voudra, ça va encore tourner court.

*exeunt.*

*Acte IV  
scène 1*

*la rue  
Entrent SEBASTIAN et FESTE*

**Feste**

Vous voulez me persuader que je n'ai pas été envoyé pour vous chercher ?

**Sebastian**

Oui, oui, tu es très amusant.  
Débarrasse-moi de ta présence.

**Feste**

Bien joué, très bien soutenu. Non, je ne vous connais pas, je ne suis pas envoyé pas ma maîtresse pour vous prier de venir vous entretenir avec elle, non ! votre nom n'est pas Césario, non ! ceci n'est pas mon nez. Rien de ce qui est comme ça n'est pas comme ça.

**Sebastian**

Va donc t'éventer de ta folie ailleurs,  
Tu ne me connais pas.

**Feste**

M'éventer de ma folie ! Il a entendu ça dans la bouche d'un grand orateur, et il répète. M'éventer de ma folie ! Il me semble que l'univers tout entier qui s'était jusque maintenant, complu dans la niaiserie et la grossièreté est en train de prendre des manières de coquette. S'il te plaît, laisse tomber les élégances, et dis-moi de quoi je dois "éventer" madame ? Dois-je l'"éventer" de ta visite ?

**Sebastian**

De grâce, plaisant bouffon, laisse-moi.  
Tiens prends ; de l'argent pour toi. Si tu traînes encore  
Je te paierai autrement.

**Feste**

Ma parole, que de largesse. Les sages qui donnent de l'argent aux fous, s'acquièrent une bonne réputation, avec un bail de quatorze ans.  
*entrent Sir Andrew, Sir Toby et Fabian*

**Sir Andrew à Sebastian**

Ahah, monsieur, je vous retrouve. *il le frappe* Tiens.

**Sebastian le frappant**

Tiens, prends ça, et ça aussi, et encore. Vous êtes tous fous ?

**Sir Toby le retenant**

Arrêtez, monsieur, ou je jette votre poignard par dessus la toiture.

**Feste**

Je vais raconter ça à madame, tout de suite. Je ne voudrais pas être dans vos bottes. *il sort*

**Sir Toby**

Arrêtez, monsieur, calmez-vous.

**Sir Andrew**

Non, laissez-le faire, je m'y prendrai avec lui tout autrement. Je lui intenterai un procès pour coups et blessures, et nous verrons bien s'il y a une justice dans ce pays. Je l'ai frappé le premier, mais ça n'a pas d'importance.

**Sebastian**

Enlève ta main.

**Sir Toby**

Non monsieur, je ne vous lâcherai pas. Allez, mon jeune spadassin, rangez votre lame, elle a pris assez l'air comme ça. Allons.

**Sebastian se libérant**

Lâche-moi. Tu cherches quoi,  
maintenant ?  
Qu'est-ce que tu veux ? Tu provoques  
encore ? Dégaine.

**Sir Toby**

Quoi ? Quoi ? Alors ! Mais il me faut  
une ou deux pintes de ce sang de  
malappris.

*Sir Toby et Sebastian dégainent  
entre Olivia*

**Olivia**

Tu arrêtes, Toby, sur ta vie je te  
l'ordonne, arrête.

**Sir Toby**

Madame.

**Olivia**

Toujours pareil ? Misérable, ours mal  
dégrossi,  
Fait pour les montagnes et les grottes  
sauvages  
Où on ignore tout de la courtoisie -  
hors de ma vue !  
Ne te sens pas offensé, mon cher  
Césario -  
Va-t-en, voyou...  
*exeunt Sir Toby, Sir Andrew et Fabian*  
Je te prie, mon doux ami,  
Ecoute ta raison et non ta point colère,  
Bien que ta paix ait été menacée. Viens  
avec moi, chez moi,  
Que je te dise combien de tours  
stupides  
Dans sa vie ce ruffian a pu accumuler;  
comme ça  
Tu souriras de cette aventure-là.  
N'hésite pas, suis-moi.  
Ne dis pas non. Je lui en veux,  
Mon pauvre cœur s'est serré dans ta  
poitrine.

**Sebastian**

Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Où  
va le fleuve qui m'emporte?

Je suis devenu fou, ou alors, c'est un  
rêve.

Alors, que mon imagination garde bien  
tous mes sens au plus profond du  
Léthé,  
Si c'est cela mon rêve, je veux dormir,  
pour toujours.

**Olivia**

Allons, viens, je t'en prie ; laisse toi  
faire.

**Sebastian**

Oui, madame, c'est là mon désir.

**Olivia**

O, puisses-tu dire vrai.  
*ils sortent.*

*Acte IV*  
*scène 2*

*la maison d'Olivia*

*Entrent MARIA et FESTE*

**Maria**

Allez, dépêche-toi, enfile cette soutane, et mets cette barbe, fais lui croire que tu es Dom Topas, le curé. Je vais chercher Sir Toby, pendant ce temps-là.

*elle sort*

**Feste**

Bien, je mets ça, et je ne vais plus me reconnaître là-dedans, plaise au ciel que je sois le premier à tromper le monde en portant la soutane.

*il se déguise*

Je ne suis pas vraiment assez grand pour le rôle, ni assez maigre pour passer pour un étudiant en théologie, mais après tout il vaut mieux passer pour un brave et un hôte généreux, que pour un astucieux et un grand savant. Entrée des conjurés.

*entrent Sir Toby et Maria*

**Sir Toby**

Dieu te bénisse, messire Curé !

**Feste**

Hocus pocus, Sir Toby ; ainsi que le disait le vieil ermite de Prague, qui n'avait jamais touché ni plume ni encre, à la nièce du roi Gordobuc, avec l'esprit que nous lui connaissons : "Les choses qui sont, sont ce qui est". Ainsi, étant messire Curé, je suis messire Curé ; car qu'est-ce que les choses, sinon les choses, et qu'est-ce que c'est ce qui est sinon ce qui est ?

**Sir Toby**

Allons le voir, Dom Topas.

**Feste**

Holà ! Que la paix du seigneur descende sur cette prison !

**Sir Toby**

Excellente imitation, excellent escroc.

**Malvolio** *caché dans sa chambre noire*

Qui est-ce qui appelle, là ?

**Feste**

Dom Topas, le curé, qui vient visiter Malvolio, le lunatique.

**Malvolio**

Monsieur Topas, monsieur Topas, mon bon monsieur Topas, allez trouver madame.

**Feste**

Sors d'ici, démon hyperbolique ! Comment peux-tu tourmenter ainsi ce pauvre homme ? Tu ne parles que de femmes ?

**Sir Toby**

Bien dit, messire Curé !

**Malvolio**

Monsieur Topas, jamais aucun homme ne fut tourmenté comme je le suis. Mon bon monsieur Topas, ne croyez pas que je suis fou. Ils m'ont enfermé ici, dans les ténèbres les plus affreuses.

**Feste**

Fi-donc, perfide Satan - je te nomme ainsi, modérément , parce que je suis de ceux qui traitent courtoisement avec le diable. Dis-tu bien que tu te trouves dans une pièce obscure ?

**Malvolio**

Comme l'enfer, monsieur Topas.

**Feste**

Je ne comprends pas : les fenêtres sont aussi transparentes que des volets clos, et la lucarne qui donne plein sud plein nord est faite d'ébène massif : pourtant tu te plains de l'obscurité ?

**Malvolio**

Je ne suis pas fou, monsieur Topas, je vous dis que cet endroit est dans la nuit la plus noire.

**Feste**

Pauvre fou, tu te trompes. Il n'y a pas d'autre nuit noire que celle de l'ignorance ; tu t'y es égaré comme le peuple d'Égypte se perdit autrefois dans la Ténèbre.

**Malvolio**

Je dis que cet endroit est aussi obscur que l'ignorance, l'ignorance fût-elle aussi obscure que les enfers ; et je dis qu'aucun homme n'a jamais été aussi maltraité. Je ne suis pas plus fou que vous ne l'êtes. Posez-moi une question difficile, vous en aurez la preuve.

**Feste**

Que dit Pythagore des oiseaux sauvages ?

**Malvolio**

Il dit que l'âme de notre aïeule peut très bien vivre dans un tel oiseau.

**Feste**

Et toi, qu'en penses-tu ?

**Malvolio**

J'ai une trop grande idée de l'âme pour pouvoir approuver une telle opinion.

**Feste**

Adieu ! Reste dans tes ténèbres. Tant que tu n'admettras pas l'opinion de Pythagore et que tu ne la tiendras pas pour vraie, je ne pourrai pas te tenir pour guéri, il faut que tu comprennes que si tu tues une bécasse tu as toutes les chances de mettre à mal l'âme de ta grand'mère. Adieu.

**Malvolio**

Monsieur Topas, monsieur Topas !

**Sir Toby**

Mon délicieux, mon parfait monsieur Topas.

**Feste**

N'est-ce pas ? Je m'accommode à toutes les sauces.

**Maria**

Tu aurais pu te passer de la soutane et de la barbe, il ne voit pas.

**Sir Toby**

Fais lui entendre ta propre voix, maintenant, et viens me raconter. à *Maria* Je préférerais que nous arrêtions cette blague. Si on pouvait le faire sortir convenablement, ce serait plutôt bien. Il me semble que je suis tellement mal avec ma nièce, que ça ne serait pas prudent de pousser plus avant cette affaire. Viens me voir, dans ma chambre, tout à l'heure.

*il sort avec Maria*

**Feste**

*Hey, Robin, mon  
doux Robin*

*Dis-moi, comment va  
ta belle.*

**Malvolio**

Oh ! Bouffon !

**Feste**

*Elle est cruelle, ma  
belle, pardi*

**Malvolio**

Oh ! Bouffon !

**Feste**

*Pourquoi, ta belle  
est-elle cruelle qu'a-t-elle*

**Malvolio**

Oh ! Bouffon ! Eh !

**Feste**

*Elle en aime un autre*  
On m'appelle ? Eh !

**Malvolio**

Mon bon fou, si jamais tu voulais que je te sois reconnaissant pour toujours, trouve-moi une chandelle, une plume, de l'encre, et du papier. Aussi vrai que je suis homme d'honneur, je te saurai gré jusqu'à ma mort.

**Feste**

Maître Malvolio !

**Malvolio**

Oui, mon bon fou !

**Feste**

Hélas, monsieur, comment se fait-il que vous ayez perdu tous vos esprits ?

**Malvolio**

Mon bon fou, aucun homme n'a jamais été si notoirement outragé : j'ai tous mes esprits, autant que toi, mon bon fou.

**Feste**

Autant que moi ? Alors tu es fou, puisque tu as autant d'esprits qu'un bouffon.

**Malvolio**

Ils se sont joués de moi : ils m'ont enfermé ici dans le noir, ils m'ont envoyé des ministres, des ânes, et ils font tout ce qu'ils peuvent pour me rendre fou.

**Feste**

Faites attention à ce que vous dites : le ministre en question, il est là *sir Topas* Malvolio, Malvolio, que le ciel te rende ton bon sens ! Essaie de dormir, et cesse ton babillage.

**Malvolio**

Monsieur Topas.

**Feste**

*sir Topas* Ne lui parlez plus, mon ami *Feste* Qui, moi, monsieur. Bien monsieur. Que Dieu vous bénisse Dom Topas. *sir Topas* Oui-da, amen. *Feste* Ah oui, oui oui, très bien monsieur.

**Malvolio**

Bouffon, bouffon, bouffon, est-ce que tu m'entends ?

**Feste**

Hélas, monsieur, prenez patience. Que voulez-vous ? On me fait des reproches parce que je vous parle.

**Malvolio**

Mon bon fou, je t'en prie de la lumière, du papier. Je t'assure que je suis aussi sain d'esprit que n'importe qui en Illyrie.

**Feste**

Hélas, monsieur !

**Malvolio**

Mon bon fou, trouve-moi de l'encre, du papier et de la lumière, et porte à madame ce que je vais lui écrire. Tu n'auras jamais gagné autant d'argent en portant une lettre.

**Feste**

Je vais vous aider. Mais je voudrais savoir : êtes-vous réellement fou, ou faites-vous semblant ?

**Malvolio**

Crois-moi, je ne suis pas fou, je te dis la vérité.

**Feste**

Non, je crois pas un fou tant que je n'ai pas vu sa cervelle. Je vais aller vous chercher la lumière, le papier et l'encre.

**Malvolio**

Bouffon, je te le rendrai au centuple. Je t'en supplie, vas-y.

**Feste il chante**

*J'y vais, monsieur  
J'y cours, monsieur  
En un tournemain  
Je reviens  
Et je vous soutiens  
Comme le fils du  
malin  
Avec son sabre de  
bois  
Plein de rage et  
d'effroi  
Criant au diable ah  
ah ah  
Coupe tes ongles,  
papa  
Good bye, good bye,  
merveilleux crétin.  
il sort*

**Acte IV  
scène 3**

*le jardin d'Olivia*

*Entre SEBASTIAN*

**Sebastian**

Voici l'air et voici le vent, et voici le grand soleil,  
Cette perle qu'elle m'a donnée, je la touche, je la vois,  
Je suis enveloppé de mystères ; ça ressemble à la folie  
Mais ce n'en est pas. Où est donc Antonio ?  
Je ne l'ai pas vu à l'auberge de l'Eléphant,  
Il y était pourtant passé ; on m'a fait savoir  
Qu'il avait couru toute la ville à ma recherche.  
J'aurais plus que besoin de son précieux conseil :  
Ma raison et mes sens s'accordent pour dire  
Qu'il doit s'agir d'une méprise, et non d'un délire de folie.  
Pourtant, ces hasards, et ces débordements de bonnes fortunes  
Sont incroyables et dépassent tout ce que l'on peut imaginer :  
J'en suis à ne plus croire mes yeux,  
A douter de mes esprits au point de penser  
Que je suis devenu fou,  
Ou que c'est cette demoiselle qui a perdu la raison. Si elle était vraiment folle  
Elle ne pourrait plus conduire sa maison, gouverner ses gens,  
Tenir ses affaires et les expédier  
Avec ce calme, cette intelligence, et cette fermeté  
Que je lui ai vus. Il y a là dedans



Quelque chose d'incompréhensible.  
 Mais la voici venir.  
*entrent Olivia et un prêtre*

**Olivia**

Ne condamnez pas cette hâte qui est la  
 mienne. Si vos intentions sont bonnes,  
 Accompagnez-moi, avec ce saint  
 homme,  
 Jusqu'à ma chapelle. Et là, devant lui,  
 Dans ces murs consacrés,  
 Donnez-moi votre parole, sans réserve,  
 Pour que mon âme tourmentée,  
 inquiète,  
 Trouve enfin le repos. Il gardera notre  
 secret  
 Jusqu'à ce que vous trouviez bon de le  
 révéler ;  
 Nous en ferons alors une célébration  
 Digne de mon rang. Parlez.

**Sébastien**

Je suivrai ce saint homme, je viens  
 avec vous,  
 J'engagerai ma parole, et je serai à  
 vous pour toujours.

**Olivia**

Bon père, conduisez-nous, que les  
 cieux resplendissent  
 Pour couronner ce jour et ce que  
 j'accomplis.*ils sortent*

*Acte V  
scène 1*

*la rue*

*Entrent FESTE et FABIAN*

**Fabian**

Ecoute, si tu m'aimes, montre-moi cette lettre.

**Feste**

Vénééré maître Fabian, accordez-moi une faveur.

**Fabian**

Accordé d'avance.

**Feste**

Ne me demandez pas cette lettre.

**Fabian**

Oui, c'est à dire tu m'offres un chien, et en remerciement, je te le rends.  
*entrent le Duc Orsino, Viola, Curio et des suivants*

**Orsino**

Mes amis, appartenez-vous à Lady Olivia ?

**Feste**

Si fait, monsieur, nous sommes de ses fanfreluches.

**Orsino**

Je te reconnais, comment vas-tu, mon ami ?

**Feste**

Pour dire le vrai, monsieur, grâce à mes ennemis, d'autant mieux, d'autant moins bien par la grâce de mes amis.

**Orsino**

C'est l'inverse d'autant mieux par la grâce de mes amis.

**Feste**

Non monsieur, d'autant moins bien.

**Orsino**

Allons bon ?

**Feste**

Eh bien oui, monsieur, ils ne cessent de m'encenser, et font de moi un âne. Alors que mes ennemis au contraire ne se privent pas de me traiter d'âne bête, ainsi, grâce à mes ennemis je progresse dans la connaissance de moi-même, alors que par la grâce de mes amis, je me complais dans l'erreur. Si pour la logique c'est comme pour les baisers : quatre fois non, font deux fois oui, alors je me porte bien grâce à mes ennemis et je me porte mal à cause de mes amis.

**Orsino**

Ah, c'est excellent.

**Feste**

S'il vous plaît, ne dites pas cela monsieur, si vous voulez être de mes amis.

**Orsino**

Oui, eh bien tu ne te porteras pas plus mal à cause de moi ; tiens, prends cette pièce.

**Feste**

Bien que ça vous engage à jouer double-jeu, monsieur, je vous demanderais de bien vouloir recommencer.

**Orsino**

Oh, c'est un conseil bien disgracieux.

**Feste**

Que votre Grâce mette sa grâce au fond de sa poche, pour cette fois, et se laisse gouverner par sa nature.

**Orsino**

Soit, que ma main commette le péché de duplicité ; prends ceci.

**Feste**

Et de un, et de deux, et de trois, c'est le meilleur jeu que je connaisse ; un vieux dicton assure que "Au troisième coup, on ramasse tout" ; la mesure à trois temps est la plus dansante , et les cloches de St Benoît, de l'autre côté , sont là pour vous le rappeler - un deux , trois.

**Orsino**

Non, vous ne me roulerez plus, pour le coup. Si vous alliez prévenir votre maîtresse que je suis ici, et que je veux lui parler, et si vous la rameniez, peut-être que ça réveillerait ma générosité.

**Feste**

Eh bien oui, bercez-la bien jusqu'à ce que je revienne. J'y vais, monsieur, mais je ne voudrais surtout pas que vous pensiez que mon désir de gagner de l'argent soit péché de convoitise. Mais comme vous le disiez, laissez votre générosité se reposer, je la réveillerai tout à l'heure.

*il sort ; entre Antonio et les officiers*

**Viola**

C'est l'homme, monsieur, qui est venu à mon secours.

**Orsino**

Je me souviens très bien de ce visage La dernière fois que l'ai vu, il était barbouillé

Noirci comme celui de Vulcain, par les fumées de la guerre.

Il commandait une méchante embarcation

De bien piteuse allure

Il a pris d'abordage le plus vaillant de nos navires,

Avec un courage et une telle furie, Qu'il nous a vaincus, et que malgré notre dépit et notre défaite

Nous lui avons crié "honneur et gloire". De quoi s'agit-il ?

**Premier officier**

Orsino, c'est cet Antonio

Celui qui a capturé le Phénix et sa cargaison, sur la route de Crète

Et qui a fait cet abordage du Tigre Où votre neveu Titus a perdu sa jambe.

Nous l'avons appréhendé dans la rue alors qu'il se battait

Sans vergogne, au mépris de sa condition.

**Viola**

Il m'a rendu service, monsieur ; il a tiré l'épée pour moi,

Et puis, après, il a tenu des propos étranges.

Je ne sais pas ce qu'il voulait dire, c'était une sorte de délire.

**Orsino à Antonio**

Tu n'es qu'un pirate, un bandit des mers,

Mais par quelle invraisemblable audace tu as pu venir te mettre à notre merci Après nous avoir livré un combat aussi sanguinaire, aussi sauvage ?

**Antonio**

Orsino, noble seigneur,

Permettez que je récuse les noms que vous me donnez.

Antonio n'a jamais été un pirate, ni un bandit,  
 Bien qu'il ait été, je le reconnais, et pour cause,  
 L'ennemi d'Orsino. Un sortilège m'a conduit jusqu'ici :  
 Le plus ingrat des hommes, ce garçon qui est à vos côtés,  
 Je l'ai sauvé de la gueule écumante de la mer en furie.  
 C'était un naufragé désespéré.  
 Je l'ai rendu à la vie ; de plus, je lui ai offert  
 Mon amour, sans réserve, sans réticence ;  
 Je lui suis devenu entièrement dévoué.  
 Par pur amour  
 Pour lui, je me suis exposé aux dangers de cette ville hostile ;  
 J'ai mis la main à l'épée, quand il a été attaqué ;  
 Quand j'ai été arrêté, par la ruse la plus lâche,  
 Ne voulant pas partager mes périls,  
 Il a fait mine de ne pas me reconnaître,  
 Comme si nous nous étions perdus de vue depuis vingt ans.  
 Comme ça en un clin d'œil ; il m'a refusé ma propre bourse,  
 Je la lui avais confiée une demi-heure auparavant.

**Viola**

Comment une telle chose est-elle possible ?

**Orsino**

Quand est-il arrivé dans cette ville ?

**Antonio**

Aujourd'hui même, monseigneur ; depuis trois mois,  
 Sans interruption, sans trêve d'aucune sorte, pas même d'une minute

Nuit et jour nous sommes restés ensemble.

*entrent Olivia et ses suivants*

**Orsino**

Voici venir la Comtesse ; maintenant voici le ciel qui marche sur la terre !  
 Quant à toi, mon ami - mon ami tu divagues.  
 Il y a trois mois que ce jeune homme est à mon service ;  
 Nous verrons cela plus tard. Tenez-le à l'écart.

**Olivia**

Que désire monseigneur - en dehors de ce qu'il ne saurait obtenir -  
 En quoi Olivia peut-elle l'aider ?  
 Cesario, vous ne tenez pas votre parole.

**Viola**

Madame ?

**Orsino**

Gracieuse Olivia-

**Olivia**

Je vous écoute, Cesario ? Mon bon seigneur.

**Viola**

Mon maître veut parler ; le devoir m'ordonne de me taire.

**Olivia**

Si c'est toujours la même ritournelle, monseigneur,  
 C'est aussi déplaisant et désagréable pour mes oreilles  
 Que des hurlements après de la musique.

**Orsino**

Toujours aussi cruelle ?

**Olivia**

Toujours aussi constante, monseigneur.

**Orsino**

Constante ! Dans la méchanceté ?  
Discourtoise Lady,  
Aux autels de votre ingratitude et de  
votre indifférence  
Mon âme n'a-t-elle pas soupiré et  
proféré les prières les plus ferventes  
Que jamais la dévotion a pu inspirer ? -  
Que dois-je faire ?

**Olivia**

Tout ce que monseigneur voudra, et  
qui conviendra à sa dignité.

**Orsino**

Et pourquoi, si j'en avais le cœur,  
Pourquoi n'irais-je pas tuer celle que  
j'aime,  
Comme ce bandit d'Egypte qui était  
sur le point de mourir ?  
Parfois, une jalousie barbare n'est pas  
sans noblesse. Mais écoutez bien :  
Puisque vous traitez mon amour avec  
mépris  
Et que je crois connaître l'instrument  
Qui m'arrache à votre faveur,  
Je vous laisse la vie, vivez, tyran au  
cœur de marbre.  
Mais ce mignon, je sais que vous  
l'aimez,  
Et par le ciel, je le chéris de tout mon  
cœur,  
Votre mignon, dis-je, je vais l'arracher  
à vos regards cruels,  
Où il trône, pour l'humiliation de son  
maître.  
Je ne veux plus que vous nuire.  
Je vais sacrifier l'agneau que j'aime,  
Pour me venger de cette colombe au  
cœur de rapace.  
Viens ici, garçon.

**Viola**

Pour la paix de votre cœur, avec la  
plus grande joie, tout de suite, je suis  
prêt à  
Mourir mille morts.

**Olivia**

Cesario, ou vas-tu ?

**Viola**

Avec celui que j'aime,  
Plus que mes yeux, plus que ma vie,  
Au delà, bien au delà, que j'aimerais  
jamais une épouse.  
Si je mens, que les dieux m'en soient  
témoins,  
Et qu'ils m'ôtent la vie, pour avoir  
souillé mon amour.

**Olivia**

Je suis maudite ! Trahison !

**Viola**

Qui vous a trahie ? Qui vous a fait du  
tort ?

**Olivia**

As-tu perdu la mémoire ? Etait-ce  
donc il y a si longtemps ?  
Qu'on appelle le révérend père. *un valet  
sort*

**Orsino**

Allons, viens.

**Olivia**

Où donc ? Cesario, mon époux, ne t'en  
va pas.

**Orsino**

Epoux ?

**Olivia**

Oui, mon époux. Peut-il le nier ?

**Orsino**

Son époux, drôle ?

**Viola**

Moi, non monseigneur.

**Olivia**

Hélas, c'est la peur qui te prive de courage  
Et te pousse au désaveu.  
Ne redoute rien, Cesario, proclame ton bonheur,  
Ose être ce que tu es, alors tu seras  
Aussi grand que celui que tu crains.  
*entre le prêtre (et le valet)*  
Oh ! Vous êtes le bienvenu, mon père.  
Mon père, au nom de ta vénérable autorité, je te prie  
De révéler ici ce que tu sais - nous  
avons décidé de  
Garder cela secret, mais les  
circonstances nous obligent  
A le rendre public avant l'heure - dis  
ce que tu sais  
De ce qui s'est passé tout à l'heure  
entre ce jeune homme et moi.

**Le prêtre**

Un contrat qui vous lie pour toujours  
du lien de l'amour,  
Confirmé par la mutuelle étreinte de  
vos mains,  
Attesté par le saint attouchement de  
vos lèvres,  
Fortifié par l'échange de vos anneaux,  
Et toute la cérémonie de cet  
engagement  
Scellée de mon témoignage et de celui  
de mon ministère sacré ;  
Depuis cet instant, c'est ma montre qui  
me l'a dit, vers mon dernier repos  
Je n'ai fait que deux heures de chemin.

**Orsino**

Toi, fourbe, petit renard, que seras-tu  
donc devenu

Quand le temps aura fait grisonner ton  
poil ?

Une fourberie si précocement affirmée  
Pourra bien te prendre à tes propres  
ruses et te conduire à ta perte.

Adieu, emmène-la, mais dirige tes pas  
Vers des lieux où jamais plus ni toi, ni  
moi, nous ne pourrons nous  
rencontrer.

**Viola**

Monseigneur, je vous jure, je proteste-

**Olivia**

Pas de serment !  
Garde quelque peu d'honneur, bien  
que tu aies tout à craindre.

*entre Sir Andrew*

**Sir Andrew**

Pour l'amour de Dieu, un chirurgien -  
qu'on envoie un chirurgien à Sir Toby.

**Olivia**

Qu'y a-t-il ?

**Sir Andrew**

Il m'a ouvert le crâne de long en large,  
il a ensanglanté toute la caboche de Sir  
Toby, aussi. Pour l'amour de Dieu, au  
secours ! Je donnerais quarante livres  
pour être chez moi.

**Olivia**

Sir Andrew, qui a fait ça ?

**Sir Andrew**

Le gentilhomme du Comte, un certain  
Cesario. Nous pensions que c'était un  
couard, mais c'est le diable incarné.

**Orsino**

Cesario ? Mon gentilhomme ?

**Sir Andrew**

Seigneur Dieu, c'est lui à *Viola* Vous m'avez cassé la tête pour rien , et ce que j'ai fait c'est Sir Toby qui m'y a poussé.

**Viola**

Pourquoi vous adresser à moi ? Je ne vous ai rien fait.  
Vous avez tiré l'épée contre moi sans raison,  
Mais je vous ai répondu courtoisement,  
et je ne vous ai jamais fait de mal.

*entrent Sir Toby (soutenu para Maria) et Feste*

**Sir Toby**

Si avoir la caboche fracassée c'est avoir mal, eh bien vous m'avez fait du mal. Mais à ce que je vois, pour vous, avoir le crâne fendu, c'est rien du tout.

**Sir Andrew**

Voici Sir Toby, tout vacillant. Vous allez en entendre d'autres ; mais s'il n'avait pas été pris de boisson, je vous assure qu'il vous aurait chatouillé tout autrement.

**Orsino à Sir Toby**

Eh bien alors, gentleman ! Qu'est-ce qu'il vous arrive ?

**Sir Toby**

C'est rien, 'm'a blessé, c'est tout à *Feste*  
Dis-moi, minus, est-ce que tu as vu Dick, le chirurgien ? Minus ?

**Feste**

Ah ! Sir Toby, il est complètement saouïl, depuis une heure à peu près. Il avait déjà les yeux brillants à huit heures du matin.

**Sir Toby**

Salopard, c'est un païen, un danseur de pavane. Je déteste les salauds qui passent leur temps à se saouler.

**Olivia**

Emmenez-le ! Qui est-ce qui les a ravagés de la sorte ?

**Sir Andrew**

Je vais vous aider, Sir Toby, parce que, on va nous soigner, ensemble.

**Sir Toby**

Toi, tu vas m'aider - tête d'âne, caboche, imbécile, faquin, nullité.

**Olivia**

Mettez-le au lit, et qu'on soigne ses blessures.

*exeunt Sir Toby, Sir Andrew, Feste et Fabian  
entre Sebastian*

**Sebastian à Olivia**

Je suis tout à fait désolé madame, j'ai blessé votre parent  
Mais eût-il été mon frère par le sang  
Que j'aurais agi de la même façon, par prudence par sécurité.  
Vous me regardez d'une manière bien distante, je comprends  
Que je vous ai offensée.  
Pardonnez-moi, mon cœur, pour l'amour des vœux  
Que nous avons échangés, tout à l'heure.

**Orsino**

Un seul visage, une seule voix, un seul habit, et deux personnes,  
Illusion naturelle, qui existe et qui n'existe pas.

**Sebastian**

Antonio ! Oh, mon cher Antonio,

Combien les heures m'ont tourmenté,  
m'ont torturé  
Depuis que je t'ai perdu.

**Antonio**  
Etes-vous Sebastian ?

**Sebastian**  
En douterais-tu, Antonio ?

**Antonio**  
Comment avez-vous fait pour vous  
partager ainsi ?  
Les deux moitiés d'une pomme ne  
sont pas plus jumelles  
Que ces deux-là. Lequel est Sebastian  
?

**Olivia**  
Prodige le plus prodigieux.

**Sebastian voyant Viola**  
Est-ce bien moi qui suis ici ? Je n'ai  
jamais eu de frère,  
Et je n'ai pas le don d'être en même  
temps  
A deux endroits différents. J'avais une  
sœur,  
Que les vagues aveugles et les flots ont  
engloutie.  
Pour l'amour de Dieu, quel lien ai-je  
avec vous ?  
Votre parenté, votre nom, votre patrie  
?

**Viola**  
Je suis de Messaline. Sebastian était le  
nom de mon père,  
Un autre Sebastian était mon frère  
aussi.  
Vêtu comme vous l'êtes, il descendit,  
au fond des flots, dans sa dernière  
demeure.  
Si les esprits peuvent prendre forme et  
vêtement,  
Vous êtes venu pour nous effrayer.

**Sebastian**

Un esprit, c'est ce que je suis,  
Mais grossièrement habillé d'un corps  
Qui est le mien et que je tiens du  
ventre de ma mère.  
Si vous étiez une femme, tout  
conspirerait à ce que  
Je laisse couler mes larmes sur votre  
joue,  
Et que je vous dise "Sois trois fois la  
bienvenue, toi qui reviens du fond de  
la mer, sois trois fois la bienvenue,  
Viola."

**Viola**  
Mon père avait une tâche de naissance,  
sur le front.

**Sebastian**  
Et le mien également.

**Viola**  
Et il mourut, le jour où Viola compta  
sa treizième année.

**Sebastian**  
Oh ! Ce souvenir est toujours vivant  
dans mon âme.  
Il acheva son parcours mortel  
Le jour même où ma sœur atteignit  
ses treize ans.

**Viola**  
Si rien ne s'oppose plus à notre joie  
mutuelle,  
Sauf cet accoutrement masculin que  
j'ai usurpé,  
Attendez encore. Ne m'embrassez pas  
tant que tous les détails  
Du hasard, du temps, et des lieux ne  
s'accordent et ne fassent paraître  
Que je suis Viola. Pour vous le  
confirmer  
Je vous conduirai chez un capitaine  
dans cette ville



Qui garde mes vêtements de jeune fille ;  
il a bien voulu  
Me protéger et garder mon secret  
pour que je puisse servir ce noble  
comte.  
Tout ce qui m'est advenu par la suite,  
A été partagé entre cette dame et ce  
seigneur.

**Sebastian à Olivia**

Il vient de tout cela, madame, que vous  
vous êtes méprise.  
Mais la nature a suivi d'elle-même son  
inclination.  
Vous vouliez vous fiancer à une vierge,  
Et, par ma vie, votre désir n'a pas été  
déçu.  
Vous avez épousé à la fois l'homme et  
la virginité.

**Orsino à Olivia**

Ne restez pas étonnée, il est bien de  
sang noble.  
Puisque tout cela est vrai, comme le  
miroir de la Nature nous le fait voir,  
J'aurais ma part de cet heureux  
naufnage.  
*à Viola* Mon garçon, ne m'as-tu pas  
répété mille fois  
Que tu n'aimeras jamais aucune femme  
autant que tu m'aimes ?

**Viola**

Et je le jure mille et mille fois encore,  
Et ces mille et mille serments, je les  
garderai fidèlement inscrits dans mon  
âme  
Aussi fidèlement que le ciel garde le  
feu  
Radieux qui fait les jours et les nuits.

**Orsino**

Donne-moi ta main,  
Et je voudrais te voir dans tes  
vêtements de femme.

**Viola**

Le capitaine qui m'amena sur ce rivage  
Les a gardés. Il est pour l'heure  
emprisonné,  
En conséquence d'une plainte de  
Malvolio,  
Un gentilhomme de la suite de  
madame.

**Olivia**

Il le fera libérer. Allez chercher  
Malvolio-  
Mais hélas, maintenant, il m'en  
souvient :  
On dit que, ce pauvre gentilhomme,  
est tout à fait dérangé.  
*entre Feste avec une lettre, et Fabien*  
L'exaltation de mes propres folies  
M'avait fait oublier les siennes.  
Dis-moi, maraud, comme va-t-il ?

**Feste**

Pour dire la vérité, madame, il tient  
Belzebub par les oreilles, aussi bien  
qu'un homme peut le faire, dans son  
cas. Il vous a écrit une lettre. J'aurais  
dû vous la délivrer ce matin. Mais  
comme les épîtres d'un malade mental  
ne sont pas des évangiles, l'heure  
importe peu.

**Olivia**

Ouvre la et lis la.

**Feste**

Voici, voici, attendez-vous à être  
parfaitement édifiée puisque c'est le fou  
qui délivre le message du dément. *il lit*  
"Par le Ciel, madame "-

**Olivia**

Hé bien alors, tu es fou ?

**Feste**

Eh bien non, madame, mais ce sont  
des folies que je lis. Et si votre

seigneurie l'autorise, je dois mettre le ton.

**Olivia**

Je te prie de lire sans perdre l'esprit.

**Feste**

C'est ce que je fais, madonna, je la lis sans en perdre l'esprit. Donc, ma princesse, oyez, oyez.

**Olivia à Fabian**

Lisez-la, vous, maraud.

**Fabian**

"Par le Ciel, madame, vous me maltraitez, et le monde en sera informé. Bien que vous m'ayez fait jeté dans les ténèbres, et que vous m'ayez mis sous la coupe de votre ivrogne d'oncle, je n'en suis pas moins sain d'esprit, tout autant que votre seigneurie. J'ai en ma possession votre propre lettre qui m'a incité à m'habiller comme je le suis ; je ne doute pas qu'elle me permettra de me justifier publiquement, ou publiquement, de vous confondre. Pensez de moi ce qu'il vous plaira. Je mets quelque peu de côté le respect que je vous dois, et je parle sous l'action de ma douleur.

Celui qu'on a follement maltraité, Malvolio "

**Olivia**

C'est bien lui qui a écrit ça ?

**Fabian**

Moui, madame.

**Orsino**

Cela ne sent guère la folie.

**Olivia**

Vois à ce qu'on le délivre, Fabian, et amène-le ici.

*exit Fabian*

Monseigneur, tout a été dit, si cela vous agrée

Tenez moi pour votre sœur, comme vous me vouliez pour épouse.

Un même jour couronnera l'alliance de nos deux maisons, s'il vous plaît Que cela se fasse chez moi, et que j'en paye la dépense.

**Orsino**

Madame, j'accepte votre proposition avec grand plaisir.

*à Viola* Votre maître vous rend votre liberté ; pour les services que vous lui avez rendus,

Qui étaient si contraires à la nature de votre sexe,

Si éloignés de la douce et tendre éducation qui est la vôtre,

Pour m'avoir appelé votre seigneur si longtemps,

Voici ma main, vous serez pour lors La maîtresse de votre maître.

**Olivia**

*à Viola* Et ma sœur, vous l'êtes.

*entrent Malvolio et Fabian*

**Orsino**

Est-ce le fou ?

**Olivia**

Oui, monseigneur, lui-même.

Eh bien, Malvolio ?

**Malvolio**

Madame, vous m'avez outragé, Notoirement outragé.

**Olivia**

Moi, Malvolio ? Non.

**Malvolio montrant une lettre**

Si madame, vous. Parcourez cette lettre, s'il vous plaît.  
 Vous ne pouvez pas prétendre qu'elle n'est pas de votre main.  
 Essayez d'écrire autrement, avec une autre écriture un autre style ;  
 Ou bien alors prétendez que ce n'est pas votre cachet, ou que vous n'en êtes pas l'auteur.  
 Vous ne pouvez rien dire contre tout ça. Bien, reconnaissez les choses,  
 Et dites-moi, avec toute l'honnêteté que requiert l'honneur,  
 Pourquoi vous m'avez donné des marques de faveurs aussi claires,  
 Pourquoi vous m'avez demandé de venir vous voir en souriant tout le temps,  
 Pourquoi vous m'avez ordonné de mettre des bas jaunes et des jarretières croisées  
 De malmener Sir Toby et le petit personnel.  
 Et quand je vous ai obéi, en tous points, l'espoir au cœur,  
 Pourquoi m'avoir laissé emprisonner,  
 Jeter dans une chambre obscure, visiter par un prêtre,  
 Et faire de moi la dupe la plus misérable  
 Dont jamais on ne se soit joué ?  
 Pourquoi, dites-le-moi.

### **Olivia**

Malheureux Malvolio, ce n'est pas mon écriture,  
 J'avoue que ça y ressemble beaucoup,  
 Mais sans aucun doute, c'est de la main de Maria.  
 Quand j'y repense, c'est elle qui m'a prévenue  
 Que tu étais devenu fou ; ensuite tu es entré en souriant,  
 Faisant effectivement tout ce que tu as cru que

Cette lettre te commandait de faire.  
 Calme-toi, je t'en prie ;  
 On t'a joué là le plus méchant tour qui soit,  
 Mais quand nous en saurons les responsables et leurs mobiles,  
 Je te promets que tu seras juge et partie dans ta propre cause.

### **Fabian**

Madame, je souhaite que vous m'écoutez,  
 Et que vous ne laissiez pas la querelle ou l'empoignade  
 Venir ternir l'heure merveilleuse où nous sommes. Dans cet espoir,  
 Très franchement, je vous avouerai que c'est Toby et moi-même  
 Qui avons mis au point ce complot contre Malvolio, ici présent,  
 A cause de l'opiniâtreté de ses manières discourtoises  
 A notre égard. C'est Maria qui, A la demande expresse de Sir Toby, a écrit la lettre ;  
 En récompense de quoi, il l'a épousée.  
 Les malices qui s'en sont suivies, Méritent plus les rires que la vengeance  
 Si l'on veut bien considérer, en toute justice,  
 Que les torts sont partagés.

### **Olivia**

Hélas, pauvre fou, ils se sont bien moqué de toi !

### **Feste**

Eh bien, "les uns naissent grands, d'autres conquièrent la grandeur, et quelques uns s'en voient revêtir". J'ai participé, monsieur, de ce divertissement, j'ai joué le rôle de Dom Topas, monsieur - mais c'est sans importance. "Par le Ciel, bouffon, je ne suis pas fou." Vous vous rappelez :

"Madame, je ne comprends pas que vous preniez du plaisir à rire des plaisanteries d'une crapule stérile comme celui-ci ; si nous ne vous esclaffez pas, il est réduit au silence." C'est ainsi que le temps fait sa pirouette et enchaîne semailles et moissons.

**Malvolio**

Je me vengerai de toute votre clique.  
*il sort*

**Olivia**

On l'a maltraité, et de la plus honteuse manière.

**Orsino**

Courez après lui, et engagez-le à conclure la paix.

Il ne nous a rien dit au sujet du capitaine.

*exit Fabian*

Quand cela sera réglé, viendra l'heure radieuse,

Où solennellement nos cœurs aimants uniront leurs amours. D'ici là, chère sœur,

Nous ne nous quitterons pas et resterons dans votre maison. Cesario, venez-

Car vous serez Cesario tant que vous serez un homme ;

Mais sitôt que nous vous verrons dans d'autres habits,

Alors vous serez la maîtresse d'Orsino et la reine de son désir.

*tous sortent sauf Feste.*

**Feste il chante**

*J'étais un tout petit garçon  
Oh hé la pluie, oh hé le vent  
Je n'étais rien qu'un garnement  
Tombe la pluie, passe le temps*

*Avec les jours, je devins grand  
Oh hé la pluie, oh hé le vent*

*Les gens n'aiment pas les malins  
Tombe la pluie, passe le temps*

*Alors, je m'en vins marier,  
Oh hé la pluie, oh hé le vent  
Et je n'en fus pas moins brigand  
Tombe la pluie, passe le temps*

*Quand je devins bien plus âgé  
Oh hé la pluie, oh hé le vent  
J' n'ai plus cessé de me soûler  
Tombe la pluie, passe le temps*

*Y'a bien longtemps qu'le monde  
respire*

*Oh hé la pluie, oh hé le temps  
On a fait tout ce qu'on a pu  
Pour vos plaisirs, et vos désirs  
On a dit tout ce qu'on a vu  
Pour vous pleurer et vous faire rire  
Tombe la pluie, souffle le vent.*

*il sort.*

